

Le Samedi

VOL. VIII. No 13
MONTREAL, 29 AOUT 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.



Photographie QUÉRY FRÈRES, Montréal.

Mons. WILFRID LAURIER, PREMIER MINISTRE DU CANADA.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 29 AOUT 1896

APRÈS LA CATASTROPHE



Voix lointain.—Ne vous désolés pas, l'ami, la machine est intacte.

BOUQUET DE PENSÉES

Le monde rougit d'être vertueux.

x

Un homme qui rit ne sera jamais dangereux.

x

L'espérance abrège tous les voyages en les adoucissant.

x

Les sciences peuvent s'apprendre par routine, mais non pas la sagesse.

x

Un bon cœur n'en devrait pas aimer un mauvais, et en vérité, il ne le peut pas.

x

Assurément le ciel nous donne une force proportionnée au poids dont il nous charge.

x

Je crois qu'il y a en cela de la fatalité : il est rare que j'aille à l'endroit pour lequel je me mets en route.

x

Les mystères qui doivent s'expliquer d'eux-mêmes ne valent pas le temps qu'on perd à faire sur eux des conjectures.

x

Combien la médecine est trompeuse quand il s'agit d'une créature dont la maladie n'est venue que des souffrances de l'âme.

x

Toute chose dans ce monde est grosse de plaisanterie, et a en elle de l'esprit et de l'instruction aussi ; il ne s'agit que de l'y découvrir.

x

Le soleil, s'il pouvait l'éviter, ne lui rait pas sur un tas de fumier ; mais ses rayons sont si purs et si célestes que je n'ai jamais oui dire qu'ils en aient été souillés.

x

Nous ne nous avançons pas autant dans le monde en rendant des services qu'en en recevant ; on prend un rejeton qui se fane et on le met en terre, puis on l'arrose parce qu'on l'a planté.

x

Flatterie, délicieuse essence, comme tu rafraichis la nature ; comme toutes ses forces et toutes ses faiblesses se rangent avec ardeur de ton côté ; avec quelle douceur tu te mêles au sang, et le guides à travers les passages les plus difficiles et les plus tortueux jusqu'au cœur

UN SOLITAIRE.

IL N'Y PAS DE MESSIEURS



EtheL.—Regarde donc, Maud, combien cette affreuse modiste a raccourci mon costume de bain !

Maud.—Ne t'en préoccupe pas, Ethe', il n'y a pas de messieurs ici ; personne n'y fera attention.

L'HARMONIE DES LOIS DE LA NATURE

Deux paresseux de vagabonds, couchés sur le bord de la route, philosophent sur la question ouvrière en général et plus particulièrement sur le spectacle qu'ils ont sous les yeux, d'un cultivateur labourant son champ.

Le premier.—Qu'elles sont belles, de nos jours, les lois de la nature ! Si simples et si harmonieuses.

Le second.—J- ne vois pas.

Le premier.—Mais vois donc : une moitié de l'humanité consent à travailler comme des bœufs et l'autre moitié consent à ce qu'elle travaille ainsi ; de là résulte sur la terre une harmonie vraiment céleste.

DÉDIÉ AUX AVOCATS

Si l'avocat porte la robe,
C'est pour montrer
Que c'est aux femmes qu'il dérobe
L'art de parler.

L. T.

UNE CHOSE SURE

Juliette.—Je n'épouserai jamais un homme que je n'aime pas !

Aglée.—Mais, supposons qu'un homme riche te demande en mariage ?

Juliette.—Je l'épouserai, car je l'aimerai surement.

UNE DÉFINITION D'ACTUALITÉ

Apprenti compositeur.—Qu'est ce que le rédacteur veut dire donc, quand il écrit : tout commentaire serait superflu ?

Le prole.—Cela signifie que le rédacteur ne sait pas quoi dire.

UN HOMME OSÉ

Cela prend un homme osé d'aller chez son tailleur et de lui porter à réparer un habit tout usé qu'il ne lui a pas encore payé.

DEVINETTE



Il y avait un nid dans l'arbre, mais il est maintenant dans les mains d'un petit dénicheur d'oiseaux. L'apercevez-vous ?

BICO.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

LXXVII

EIKOSI

Fier d'avoir abattu les oiseaux du Stymphale
Et puni les géants de leur rébellion,
Héraklès, revêtu de la peau du lion
Va, bravant le soleil, la neige et la rafale.

La massue, et non plus la quenouille d'Omphale,
Arme le bras puissant qui vainquit Géryon
Et les peuples du Sud et du Septentrion
Acclament à longs cris sa marche triomphale.

Ils savent que le fils de Zeus et d'Alkméné
A quitté les pays où le soleil venait,
Pour combattre les fils monstrueux de la Terre,

Et regardent passer d'un oeil reconnaissant
Le héros aux cheveux crépus couleur de sang
Et les vingt compagnons de sa besogne austère.

PIERRE LOYS.

QUELQUES GENEURS

LE PIANISTE POLONAIS

(Pour le SAMEDI)

Intéressante en son intimité, la conversation régnait très animée dans le petit salon du Casino quand l'irrésistible chevalier Ladislas Rataski y fit son entrée avec la noble assurance de l'artiste au blason bien polonais : "Beaucoup de piano... sur peu d'argent!"

DEVINETTE



Cherchez les trois filles de Jonathan.

Le silence dont est suivie son arrivée ne s'explique naturellement (pour lui) que par l'intense désir de l'ouïr en une de ses talentueuses compositions. Aussi, très charitable à ce pauvre public assoiffé d'harmonie, il s'empare du piano, sans même qu'on l'en prie, et prélude.

Aucune partition, d'ailleurs, sur le pupitre : à quoi bon chercher dans les cahiers à musique ces œuvres de Rataski que les éditeurs ont le mauvais goût de laisser inédites ?

...Il joue ses seules compositions, et aux valse lentes succèdent les mazurkas au rythme impossible pour tout danseur civilisé. Ce rythme, pourtant, sa tête

gracieuse (ô combien) le scande avec de mols balancements de son artistique crinière. En son animation, la cravate au "rose tendre" se dérange négligemment (avec quelle science du négligé!) découvrant un plastron de chemise brodé comme du linge de mariée...

Enfin, il s'arrête pour mieux recevoir les éloges de son immense talent. Mais, seul hélas, une voix s'élève, celle d'un de ces incorrigibles causeurs mondains qui ne pardonnent jamais aux geneurs : "Monsieur, susurrez-elle, narquoise, vous qui cultivez tant la musique "de danse", ne pourriez-vous pas nous jouer... Les Lanciers!"

JULES BONGRAND,

(Correspondant Parisien du SAMEDI.)

UNE TERRIBLE AFFECTION

Une femme, bien connue à Montréal pour sa simplicité, entre chez un médecin de la rue St-Denis. "Ah! monsieur le docteur, dit-elle, figurez-vous que je souffre d'insomnie depuis près de huit jours. Ça me prend aussitôt après mon dîner et ne me lâche que lorsque je suis endormie, la nuit."

PROPOS CONJUGAUX

Le mari.—N'est-ce pas étrange que les plus grands fous épousent toujours les plus jolies filles ?

La femme.—V a-t en donc, flatteur.

LES COULISSES DE LA VIE

Nouveau pensionnaire.—Qui donc fait tout ce bruit-là, en haut ?

La maîtresse de pension.—C'est le professeur d'hypnotisme qui essaie d'obtenir de sa femme la permission de sortir, ce soir.

LA VERTU SERA RECOMPENSÉE



M. Goldberg.—Tis, mon'bedit, est du un pon'bedit garçon ?

L'enfant.—Oui, monsieur !

M. Goldberg.—Ch'ai le bied sur un cent ; abbele lo bolissman la pas, fais le gourir et laisse toi denir bar le gollet bour gue oh'ai la temps te le ramassor et mettro tans ma boche. Si tu fais zela bour moi, tu iras au ziel lorsgue du mourras.

IL NE SE TROMPAIT PAS

Jack.—Ah! mon ami, laisses moi te serrer la main, car ce jour est un des plus heureux de ta vie.

George.—Tu es en avance, mon pauvre vieux, je ne me marie qu'o demain.

Jack.—C'est bien ce que je dis. Aujourd'hui est un des jours de bonheur de ta vie.

ILS L'ONT EN ANGLETERRE

Bouleau.—Mais je t'assure, mon cher Rouleau, que l'impôt sur le revenu existe en Angleterre.

Rouleau.—Ah! et comment l'appellent-ils ?

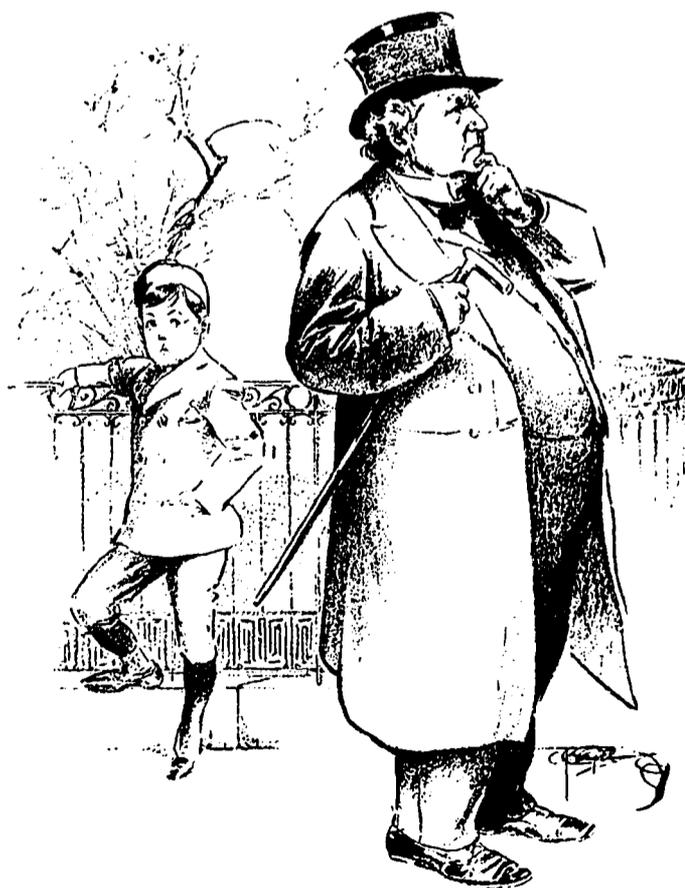
Bouleau.—L'incommod-tax.

PHILANTHROPIE ANGLAISE

M. le président.—Vous n'envoyez pas vos petites filles au Sunday School ?

Madame.—Non, je ne l'ose pas ; il y a tant de scarlatine en ville actuellement, mais vos billets n'ont pas été perdus, je les ai donnés aux petites filles du voisin.

AUTEUR EMBARRASSÉ

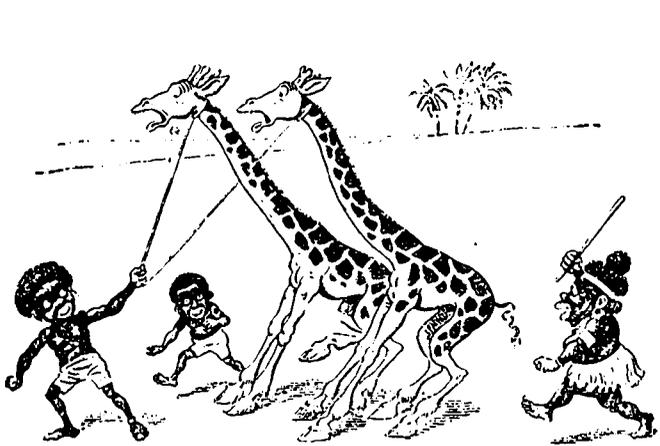


Monsieur Prud'homme.—Tu as perdu toutes tes billes, Jimmy ? C'est une bonne leçon pour toi, mon ami. Les petits garçons qui jouent aux billes le dimanche perdent toujours.

Le jeune Prud'homme.—Mais, papa, celui qui a gagné toutes mes billes, il jouait aussi le dimanche !

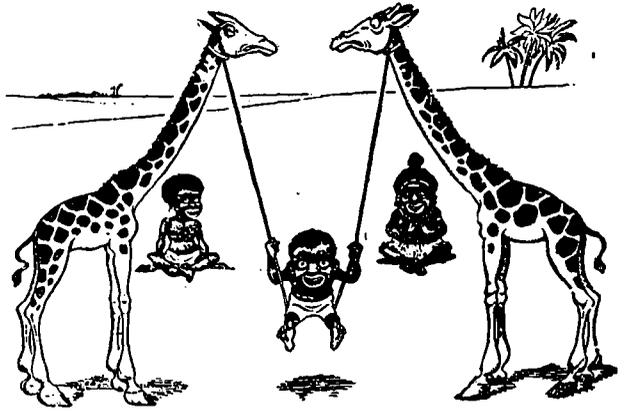
Le **BAUME RHUMAL** est le Roi des Guérisseurs

UNE BALANÇOIRE AFRICAINE



I

—Arrivez ici, les girafes ; vous n'êtes bonnes qu'à amuser les enfants.



II

—Amusez-vous, les enfants, ça fait une jolie balançoire.

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

A la police correctionnelle :
Un manchot est accusé de vagabondage.

Le président. — Quelle est votre profession ?

L'accusé. — Mon juge, accordeur de pianos.

Le président. — Bien mon garçon ! Je vous accorde trois mois de prison.

* *

Dans un atelier de confections pour enfants.

Une cliente à la patronne :

— Je vois, parmi vos ouvrières, une jeune personne qui me paraît bien silencieuse...

La patronne :

— Oh ! madame, elle ne dit pas un mot de la journée ! Et pourtant, c'est elle qui taille le plus de bavettes...

* *

L'avocat X... vient de plaider avec succès un procès en divorce. Sa cliente, du reste, est épouvantablement laide.

Le lendemain du jugement elle court chez son avocat et, folle de reconnaissance, veut se jeter à son cou pour l'embrasser.

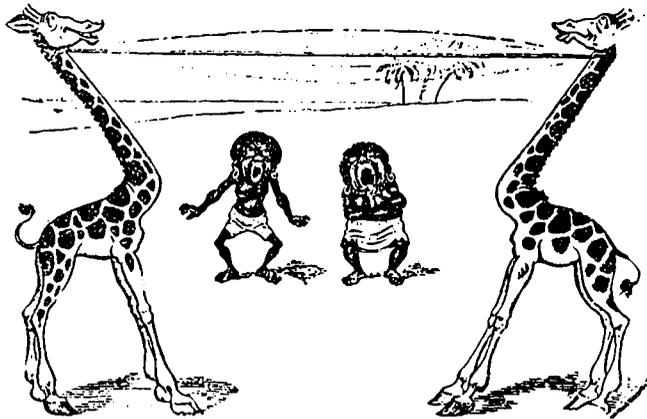
Celui-ci la retient :

— Oh ! madame... ce serait de l'ingratitude !

* *

Depuis qu'il a perdu sa femme, Cheminot est toujours vêtu avec la plus grande élégance.

Ses amis l'ont surnommé : "Le veuf à la mode !"



III

Par malheur les girafes se sont redressé le cou vivement et ça été la fin de la balançoire.

ABSOLUMENT SUR



La jeune femme. — Etes-vous bien sur que votre lait ne contient pas d'eau ?

Le laitier. — Si j'en suis sûr, madame ! Tenez, chaque fois qu'il pleut j'étends des toiles cirées sur le dos de mes vaches pour qu'elles ne prennent pas l'eau.

A un banquet, au bourg de X..., le maire préside, ayant à sa droite la châtelaine.

Celle-ci adresse quelques mots de remerciement au Conseil municipal, au sujet d'une œuvre de bienfaisance à laquelle elle s'intéresse.

— Il faut que vous répondiez, dit l'adjoint en se penchant vers le maire.

Alors, celui-ci se recueille un instant, et, après un violent effort :

— Allons, madame, encore un peu de haricots !

* *

Le comble de la prétention pour une négresse :

Vouloir passer une nuit blanche.

* *

La scène se passe à Cherbourg, sur le quai de Caligny. Deux matelots, sur le soir, entrent au cabaret et y font, jusqu'à l'heure de la fermeture de l'établissement, de copieuses libations. Au sortir du cabaret, la fraîcheur de la température accroît l'ébriété de l'un des marins, qui s'accote, le dos appuyé à une maison, et ne démarre plus.

Son camarade veut l'entraîner :

— Allons, en route, le cap sur le bateau. Que restes-tu faire là ?

— Je vois tous les navires du port qui se défilent autour de moi, et j'attends que notre brick passe pour m'enfiler à bord.

— Ah ! vieux congre, t'es donc saoul, que tu ne vois pas qu'ils n'ont même pas bordé le grand foc ?

Complètement convaincu par cet argument sans réplique, le camarade se laisse emmener à bord.

* *

Les mots pour rire de nos grands hommes :

On se souvient peut-être qu'en 1830 les commères annoncèrent la fin du monde sans garantie de l'Institut.

— Ah ! monsieur, dit le barbier de Victor Hugo, qui tenait alors le poète par le nez, on assure que le monde va finir.

— Bah ! dit le poète.

— Oui, le 2 janvier les bêtes mourront, le 4 ce sera le tour des hommes.

— Vous m'effrayez, dit Victor Hugo, qui me rase le 3 ?

* *

Guibollard conduit au cimetière sa seconde femme.

Arrivé au père-Lachaise, il aperçoit un fossoyeur ; il va à lui, et d'une voix brisée par l'émotion :

— Ça va toujours bien ?

* *

Deux perles trouvées dans un journal de province.

La première est un simple avis :

"Notre rédacteur en chef est absent depuis quelques jours ; c'est ce qui explique le peu d'intérêt du journal."

La seconde peut passer pour le comble de la distraction :

"L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain l'article qu'on va lire."

Suit immédiatement l'article en question.

Il n'y a pas qu'à Paris "qu'on rigole," comme dit l'autre.

* *

Extrait authentique du rapport d'un brigadier du train des équipages en Algérie.

"... Le mulet Babouche, sur la route de Souck-Ahras, de passage sur le pont peureux de sa nature, a fait un écart et est tombé dans un ravin dont la mort a été instantanée."

LA DERNIÈRE INVENTION DU "SAMEDI"



Pour arriver au sommet de la Montagne sans se servir de l'élevateur (recommandé aux personnes craignant le vertige).

RÊVE D'EXILÉ

Sur un quai de Singapour, debout, immobile en sa hiératique pose, avec, sur ses lèvres de pourpre ardente, un mystique sourire, dans les yeux une lueur amantée de diamant noir, le Bengali ressemble à ces mystérieuses idoles de Jaggernaut, au charme ensorcelant et rare.

D'où vient-il, ce descendant de quelque race illustre, portant encore au front un reflet d'indestructible grandeur ? Par quelle déchéance fatale, fuyant et la terre sacrée, et le Gange vénéré, et le temple splendide jailli du sol à la gloire de la trilogie sainte, — Vichnou, Brahma, Siva, — épave de ce monde mystérieux de l'Inde, est-il venu s'échouer, obscur porte-faix, sur un quai de Singapour ?

Jadis, sous les voutes sombres des baobabs géants, il a vu errer les fabuleuses chauves-souris dont le vol, soyeux et muet, frôle d'une macabre caresse.

Son âme, imprégnée de tous les mystères de la grande nature, rêvait alors, doucement excitée par la troublante ardeur des vénéneux parfums, par la vue des fleurs, ardent du sol en multiples flammes jaunes et rouges et des lianes extravagantes et folles s'enlaçant aux troncs rigides lancés d'un seul jet vers le ciel.

Il se revoit enfant, le jour poursuivant les papillons, — feux de saphirs, d'émeraudes, de rubis, — les faisant prisonnier sous la gaze légère et les nourrissant de la fleur sacrée du jasmin.

Première au Rendez-vous



Maggy.—Je parie que c'est Pat qui s'amuse à tirer mon chapeau. Faisons semblant de ne pas nous en apercevoir.

Et, quand le soir — tombant sans crépuscule — allumait les étincellements verts des éphémères lucioles, il en éclairait, comme d'un laois de diamants, la chevelure épandue de sa douce compagne Djamma.

O la forêt sombre, profonde, où, dans l'ombre éternelle d'une végétation embrumée, colossale, sur la terre détrempée, — nourrice inconsciente et féconde des monstres, — grouillent les reptiles géants, les serpents hideux, les scarabées fantastiques !

Et l'aube vermeille où, dans le réveil de la nature, dans la lumière diffuse et rose il guettait, recueilli, l'apparition, au ciel flamboyant, de Surya, le dieu-soleil, traîné dans son char par les sept cales rouges ! Et l'astre radieux, montait à l'horizon, dardant ses premiers rayons sur la terre de l'Inde ! Saluant sa venue, le fidèle Indou lance, très haut, à sa gloire, quelques gouttes d'eau du Gange, tandis que, sur les monts, rampe, infatigable, la procession lente des vapeurs grises se perdant de plus en plus, fluides et légères, en l'aspiration souveraine de l'astre.

Trois coups de cloche !

Il est trois heures et le travail, le dur travail du quai, interrompu pour le misérable repas et la sieste réparatrice, reprend, sous le soleil meurtrier, jetant sur les torsos huileux des porteurs, de cuivrés et clairs miroitements.

Le beau rêve est fini !

Un pêle-mêle confus de membres tendus, d'échines fléchissantes sous les lourds fardeaux, un va et vient sans fin de pieds nus, un hourvari glapissant de cris, de commandements, de rires, de goignements, pendant que, du quai au navire, monte et descend sans cesse une longue théorie de bengalis, exténués par le dur travail des quais de Singapour.

SILVIO.

L'UN DES SECRETS DU JOURNALISME

Le rédacteur.—Je viens de donner un article de deux colonnes sur l'assemblée de ce soir ; je passerai vers minuit corriger l'épreuve.

L'éditeur.—Et où allez vous comme ça ?

Le rédacteur.—Je vais à l'assemblée voir ce qui va s'y faire.

POURQUOI ELLE EST RESTÉE VIEILLE FILLE

L'enfant.—N'est-ce pas, papa, que tante Ursule c'est une grande parleuse ?

Le père.—Je te crois, c'est pour ça qu'elle est restée fille ; les jeunes gens de son temps n'ont jamais pu trouver le temps de dire quelque chose, pas même de la demander en mariage.

UN HOMME PAS FIER

Elle.—Certes ! oui, Arthur est un homme aussi modeste que capable.

Lui.—Comme ça il n'a pas une trop haute idée de lui-même ?

Elle.—Certes, non ; et ce n'est pas par ignorance, car il reconnaît bien qu'avec sa valeur un homme quelconque aurait droit d'être fier.

Chronique Théâtrale

Voici la saison des réouvertures qui s'avance à grands pas ; déjà le Queen's ouvre ses portes avec *The Other Man's Wife* et *Un Soldat de France*. Ces pièces, avec l'appui de Bert Coote (de New-Roy) et de Nick Long, sont certainement la meilleure ouverture qu'il fut possible de trouver et cela fait honneur au flair de la direction.

Le lundi 31 août, nous aurons l'ouverture du Théâtre Royal, complètement restauré à cet effet et qui retrouvera la foule de ses habitués avec les excellentes pièces qui sont, dès ce jour, acquises au répertoire.

Les soirées sont déjà un peu fraîches et nul doute que ces réouvertures ne soient favorablement encouragées par le public Montréalais.

Pour toutes les maladies bilieuses et miasmatiques, l'Ague Cure d'Ayor procure une guérison certaine, absolue, radicale.

LES ANNIVERSAIRES DANS LE MARIAGE



La femme.—Si mon premier mari vivait nous célébrerions, aujourd'hui même, le vingt-cinquième anniversaire de notre mariage.

Le mari.—Quel malheur qu'il soit mort si tôt !

Faites le savoir : BAUME RHUMAL, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons

UNE HISTOIRE DE CREME A LA GLACE

EN QUATRE TABLEAUX



I
L'italien—Reste ici à manger de la crème pendant que je vais aller prendre un coup en dedans.

DERNIÈRE LETTRE

(Pour le SAMEDI)

Nous n'avons eu, ma toute belle,
Aucune déception cruelle
Dans notre amour ; [haine,
Nous nous quittons tous deux sans
Après nous être aimés à peine
Pendant un jour.

Croyez-vous qu'il conviendrait mieux
De dire, les larmes aux yeux,
Pleins de tristesse,
Les regrets, les mots aigres-doux
Que le bel usage chez nous
Veux qu'on s'adresse ?

Je vous vois, à cette pensée,
Sourire, et peut être agacée,
Dire : "A quoi bon ?
" Le mieux est, je crois, de se taire."
— Comme autrefois, vous avez, chère,
Encor raison ! —

Ainsi, point de mots superflus ;
L'amant est mort : n'en parlons plus,
Et, d'un ton grave,
Récitons, sur ce trépassé,
Le "requiescat in pace :"
Il tombe en brave !

GASTON DAMOUR.

St-Hyacinthe, le 4 août 1896.

AUTOUR D'UNE TACHE D'ENCRE

C'est une histoire très simple, très banale, à peine même une histoire, qui s'est déroulée un jour autour d'une tache d'encre.

J'avais vingt quatre ans, j'étais donc, paraît-il, d'un physique agréable, au fond ni mieux ni pire qu'un autre, et me trouvais, pour le moment, passionnément épris de Laurence, actrice de troisième ordre, qui à la ville comme à la scène jouait les grandes coquettes.

Qui n'a pas eu une Laurence dans sa vie ?

Un jour, jour néfaste, une discussion éclata entre nous, et..., la belle me mit à la porte sans autre forme de procès.

Le cœur navré, je ne voulus cependant rien laisser paraître de mon enragement, et appelant toute ma fierté à mon aide, je parvins à feindre un calme parfait ; afin même de simuler une plus entière indifférence, je résolus de m'éloigner quelques temps de Paris. C'est alors que je songeai à la maison de ma grand'mère où depuis bien longtemps ma chambre était prête et m'attendait. Je comptais beaucoup sur ce départ pour ramener Laurence à d'autres sentiments, et j'étais bien persuadé que je recevrais après deux ou trois jours d'absence une petite lettre parfumée qui me dirait : "Reviens !"

Je n'avais prévenu personne de mon arrivée, et ce fut à l'improviste que je tombai un soir dans la vieille maison patriarcale où tous les membres de ma famille se trouvaient justement réunis.

Je vous laisse à penser quelle surprise, quelle joie !

Ma grand'mère, mes tantes, les vieux domestiques, même mes cousines (dont la plus jeune marchait à quatre pattes, et dont l'aînée, Yvonne, portait encore des robes courtes quelques mois auparavant) tout agitées et affolées, s'empressèrent à qui mieux mieux autour de moi.

C'était à qui me parierait, à qui me gâterait, à qui m'entourerait ; ah ! vraiment, si je n'avais pas laissé une Laurence derrière moi, tout cela aurait été charmant...

Pendant les premiers jours, les délices de l'oisiveté campagnarde me parurent avoir une certaine douceur, mais au fond j'étais impatient et nerveux.

Je n'étais fait expédier mon courrier de Paris : des lettres, des journaux de toutes sortes m'arrivèrent, et le billet attendu ne s'y trouvait pas !

Les jours passèrent sans rien amener. Décidément Laurence toudait bien et il était à craindre qu'elle ne s'obstinât dans notre brouille sans vouloir chercher à y mettre un terme.

Au bout de quinze jours, je n'y tins plus ; elle ne me rappelait pas : que faire ?

Je fus lâche ? Je voulus implorer mon pardon, moi qu'elle avait offensé, et aussitôt cette décision prise je m'enfermai dans ma chambre pour lui écrire.

Que lui ai je dit dans cette lettre ? Oh ! mon Dieu, tout ce qu'une tête jeune et folle comme la mienne pouvait penser : mon désespoir, mon amour, mes regrets ; excuses, promesses, serments, tout cela courait d'un seul jet sous ma plume enfiévrée, et ce fut seulement à la dernière page que je songeai à m'arrêter.

D'un main ferme, je lançai ma signature, quand, ô malheur ! voilà que cette pauvre plume agitée de tant d'émotions éprouve une légère secousse à la fin du paragraphe et étale sur le papier blanc une large tache d'encre !

Je ne pouvais songer à envoyer cette amoureuse épître ainsi illustrée d'un pâté.

Que faire ?

Je n'avais qu'à recommencer ma lettre, n'est-ce pas ? Eh bien, au lieu de cette idée si simple je ne sais quelle pensée me vint à l'esprit, mais je résolus tout bonnement d'effacer la tache d'encre.

Ne trouvant sur ma table aucun ustensile nécessaire à cette opération, je pensai à en emprunter à mes cousines, — les petites filles soigneuses sont toujours bien montées sous ce rapport, — et enflant la voix :

— Yvonne ! appellez je.

Ma porte s'entr'ouvrit et la tête de ma cousine parut dans l'entre-baillement.

— As-tu une gomme, un canif, quelque chose enfin pour enlever un pâté ?

Elle courut jusqu'à sa chambre et reparut une minute après, portant une provision de grattoirs, couteaux, papier buvard.

Elle posa le tout sur ma table et jetant un coup d'œil furtif sur la tache d'encre :

— Mon cousin, dit-elle moitié sérieuse, moitié moqueuse, vous allez faire des bêtises.

— Ah ! vraiment, répondis je en riant, est-ce donc si difficile d'enlever un pâté !

— Il y a tache et tache ; la vôtre est déjà à moitié séchée et demande-

UNE HISTOIRE DE CREME A LA GLACE—Suite



II
Le petit gamin profitant de la permission, se mit consciencieusement à manger de la crème.

UNE HISTOIRE DE CREME A LA GLACE—Suite



III

L'Italien—Ah ! c'est comme ça que tu as soin de ma voiture !

rait beaucoup de soins, fit-elle d'un petit air docte, qui prouvait qu'elle s'y connaissait en fait de pâtés ; puis après une seconde d'hésitation :

— Voulez-vous, me demanda-t-elle timidement, que j'essaie de l'enlever ?

Je ne doutais pas que la tache disparut bien plus sûrement sous ses mains expérimentées que sous les miennes. Pour toute réponse j'acquiesçai d'un signe, et m'écartai un peu pour lui faire place.

Elle passa légèrement devant moi, pencha sur la table sa taille souple, et commença ce délicat travail.

Le soleil qui brillait à travers ma fenêtre tombait juste sur elle, mettant un reflet dans les petits cheveux qui couraient en frisons sur son cou blanc.

Et en regardant ces boucles blondes, je me demandais malgré moi comment j'avais pu aimer les cheveux de Laurence, ces cheveux rougeâtres, dont l'éclat me semblait maintenant si vulgaire.

Yvonne me tournait le dos, je ne voyais d'elle que sa silhouette fine, que sa petite oreille perdue au milieu de ses tresses dorées, et puis en me penchant de côté j'entrevois un peu de son profil, ses grands cils bruns attentivement baissés en ce moment sur la tache d'encre et qui mettaient une ombre douce sur sa joue rose.

Alors pour la première fois je remarquai que ma cousine Yvonne était très jolie : en elle, s'il y avait déjà de la femme, il y avait encore de l'enfant et ce mélange était délicieux !

— Voyez-vous, me disait-elle, sans le papier buvard on n'arriverait jamais.

Sa voix très fraîche, très jeune, avait un charme pénétrant.

Elle était si pure et si suave qu'il y avait comme un parfum de candeur qui se dégageait de toute sa personne.

Et toujours le soleil enveloppait de son nimbe d'or ses petites mèches folles, sa nuque rosée m'attirait irrésistiblement, et un désir fou me venait d'y déposer un baiser, mais quelque chose d'instinctif comme du respect m'arrêta soudain !

Décidément ma cousine Yvonne n'était plus une enfant, et c'est drôle, mais je me sentais attendri à cette pensée.

Vraiment cette tache d'encre m'avait distrait. Laurence ne m'apparaissait plus que dans le lointain maintenant, et je songais qu'Yvonne avait seize ans, qu'avant deux ans elle serait femme, qu'elle aimerait, qu'on l'aimerait, qu'elle se marierait, et je ne sais pourquoi j'aurais voulu pouvoir retenir à jamais ces quelques minutes qui allaient finir.

Mais oui, Yvonne était jolie, très jolie, comment ne m'en étais-je jamais aperçu ?

Et je la regardais longuement, profondément, sentant un trouble plein de charme m'enivrer peu à peu.

Combien de temps suis-je resté plongé dans cette rêverie vague, indistincte et douce ?

Tout à coup, le sentiment de la réalité me revint brusquement, et me rappela à moi-même.

Je me penchai par-dessus l'épaule d'Yvonne pour veir où elle en était.

O surprise, la tache d'encre était là comme effacée, délavée, dans une larme, une perle tombée des yeux de ma cousine.

Ainsi donc elle avait vu, elle avait compris que j'en aimais une autre, et elle pleurait.....

Ma lettre n'est jamais partie, et je n'ai plus revu Laurence.

LOUIS FARAN.

DIALOGUE LÉONIN

Un jour, au Parc Sthmer, le lion s'arrêta soudain de marcher dans sa cage et d'un air majestueux se tournant du côté de la lionne il lui dit :

— Qu'est-ce que tu as donc à gueuler comme ça ? As-tu mal au ventre ?

— Tout le monde, répondit la lionne, t'appelle le roi des animaux, mais on ne semble pas s'apercevoir que dans ce cas c'est moi qui en suis la reine.

Et sur ce, la lionne se mit à rugir de plus belle.

PATRON ET COMMIS

Le patron.—Dites donc, commis, vous vous êtes absenté hier sans permission ?

Le commis.—En effet, monsieur, je me suis marié sans préparatifs aucuns et comme par surprise.

Le patron.—Vous devriez voir alors à ce que ça ne revienne plus.

ENTRE POLITIENS AMÉRICAINS

Jows.—Qu'est-ce donc que ces troubles qui se produisent actuellement en Crète ?

Smith.—Je ne sais pas au juste ; mais, en tout cas, si les Crétois peuvent tenir bon jusqu'à la réunion du Congrès, il auront sûrement l'appui verbal de notre parti.

A PROPOS DE PRÊT

M. Lerdy.—Quelque chose d'extraordinaire, n'est-ce pas ! Moi, qui n'ai jamais le sou apparemment, je ne me suis jamais vu dans l'obligation encore de t'emprunter de l'argent.

M. Doré.—Quelque chose de plus extraordinaire en vérité, c'est que je ne me suis jamais vu encore dans l'obligation de t'en refuser.

L'AMOUR DES ANIMAUX

La maîtresse.—J'espère bien que pendant mon absence vous avez eu bien soin de mes animaux.

La servante.—Oh ! pour le sur, madame. Il n'y a que le chat à qui j'ai oublié une fois de donner à manger.

La maîtresse.—J'espère qu'il n'en a pas trop souffert ?

La servante.—Oh ! non, certes, il a dévoré le serin et le perroquet et ça lui a fait un bon dîner.

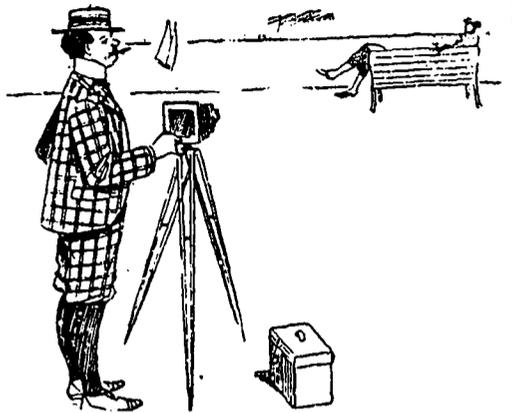
UNE HISTOIRE DE CREME A LA GLACE—Suite



IV

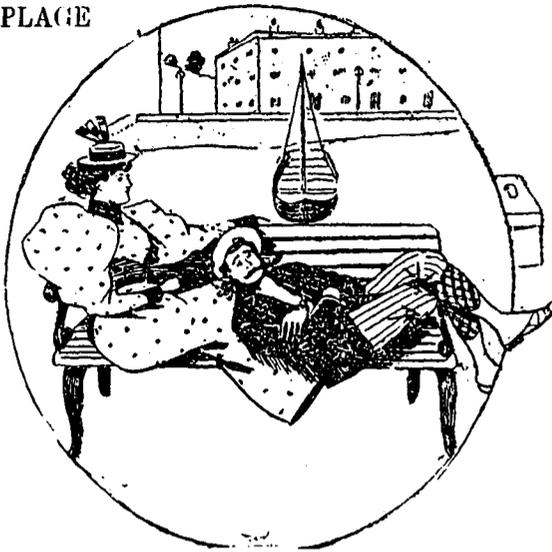
L'Italien—Comment que ça peut se faire ! Plus de crème à la glace !

SUR LA PLAGE



I

—Quelle géante que cette femme, il faut la photographier.



II

Ce qui avait donné au photographe l'illusion d'une géante.

MÉLODIE DE RUBINSTEIN

(Pour le SAMEDI)

C'est comme l'écho d'un sacré concert
Qu'on entend soudain sans rien y comprendre ;
Où l'âme se noie en hachich amer
Que fait la douleur impossible à rendre.

De ces flots très lents cœurs ayant souffert
De musique épris comme un espoir tendre
Qui s'en va toujours, toujours en méandre
Dans le froid néant où dorment leurs nerfs.

Ils n'ont rien connu sinon qu'un grand rêve
Et la mélodie éveille sans trêve
Quelque sympathie au fond de leurs cœurs.

Ils ont souvenance, aux mélancoliques
Accords, qu'il manquait à leurs chants lyriques
La douce passion qui fait les bons heurs.

EMILE KOVAR.

CHOSSES ET AUTRES

Gavarni a été un adorable artiste, le plus charmant des observateurs. A l'aide de son crayon il a égayé, amusé, charmé, instruit deux générations de Français, sans compter l'Europe entière.

Deux écrivains de distinction, MM. J. et Ed. de Goncourt, ont composé sur lui un livre des plus curieux, *L'histoire de son Œuvre*.

Un jour, le conseil municipal a donné son nom à l'une des rues de Paris.

Tout cela va pour le mieux, mais vous allez voir la suite.

—Qu'est-ce qu'un Gavarni ! Un dessinateur ?

* * *

—Non, un jupon de femme.

—Vous voulez rire ?

—Rien de plus curieux ; rien de plus vrai. Un Gavarni est un jupon de femme, souple, léger et à ressorts d'aluminium.

Lisez plutôt les réclames du jour, — Un Gavarni coûte cinquante francs.

—O gloire ! qu'est-tu donc ? — Pas même une ombre sur ce mur.

* * *

Vous voyez d'ici les jolies scènes que cette innovation a suscitées.

Au foyer des Bouffes, la petite Nezen l'air, si blonde, si frisée, se fait surtout remarquer et envier des bonnes petites camarades par le luxe et les chargements multipliés de sa toilette. De là en grande partie, le succès qu'elle obtient.

Et la vieille Santa-Grue, une qui date du temps de Jacques Offenbach, de dire tout haut :

—Pas étonnant, mesdames. A présent que cette petite poison a le sac, il lui est facile de changer de gavarnis tous les jours !

* * *

—Gavarni, un jupon ! — Après ça, Chateaubriand est bien un bifteck aux pommes ! — Qui sait si demain, Emile Zola ne sera pas un mouchoir de poche ou une boîte à sardines ?

* * *

En France, on a toujours pris plaisir à blaguer les grands poètes.

Le cardinal de Richelieu, qui a créé l'Académie française, avait, vous le savez, une infirmité : il faisait de mauvais vers, raison pour laquelle il se sentait peu de sympathie pour ceux qui en faisaient de bons, par exemple, pour ce Normand que nous appelons aujourd'hui le grand Corneille.

Autant que cela était en lui, il accablait le grand tragique de ses pasquinades. Pour se divertir, un jour, il fit jouer le *Cid* en ridicule par ses laquais et ses marmittes. En cet endroit où don Diègue dit à son fils :

Rodrigue, as-tu du cœur ?

Rodrigue, stylé, répondait d'une manière grotesque.

Je n'ai que du carreau.

Nous avons vu quelque chose d'analogue à la première représentation d'*Hernani*, sous Charles X....

—Hernani, voyant don Ruy Gomez soupire pour dona Sol, s'écrie :

—Vieillard stupide, il l'aime !

Et un poète classique, fort opposé à Victor Hugo, de travestir cet alexandrin en disant :

Veil as de pique ! il l'aime !

Il ajoutait en prose, mais ironiquement, bien entendu, en s'adressant à ses voisins de l'orchestre :

—Voilà, Parisiens, voilà les beautés que va nous donner à pleines mains la nouvelle École.

La nouvelle École, l'école romantique, a laissé dire et laissé faire, et à trois ans de là, elle avait bataille gagnée

sur toute la ligne, ayant conquis toutes les librairies, et s'étant emparée du palais de l'Institut, vieille forteresse qu'elle appelait le *Palais des ganaches*.

Mais, voyons, avec le temps, n'est-elle pas devenue, à son tour, le *Collège des Ganaches*.

* * *

Pour mots de la fin, une bonne blague du passé qui a presque l'air d'une leçon philosophique.

Il s'agit de la réponse de d'Asnières au papa Doliban, dans le *Sourd*, ou *l'Auberge pleine*.

—J'ai acheté dix volumes.

—De quelle auteur ?

—De cette hauteur-là ! répondait-il en mettant la main à quelques pouces au-dessus de la table.

* * *

Un excentrique apercevant à sa porte un pauvre vêtu de sordides guenilles, fut désagréablement surpris par cette vue. Il fit venir un tailleur et lui commanda un costume neuf. — A présent, dit-il, ce sera un pauvre convenable.

MAXINE PARR.

AU JEU DE CARTES

1er monsieur. — Grand merci, je ne joue jamais aux cartes, pour de l'argent, avec des étrangers.

2me monsieur. — Vous en avez peur ?

1er monsieur. — C'est surtout de leur opinion que j'ai peur. Si je perdais, ils diraient peut-être que je suis un imbécile ; et si je gagnais, ils ne manqueraient pas de dire que je suis un Grec, un tricheur, quoi !

La Salsepareille d'Ayer contient de l'iodide de potassium et du fer, ainsi que les meilleures plantes connues pour purifier le sang.

A LA MER



Madame Murphy (au moment de prendre son bain). — Nick ! L'eau est-elle assaisonnée ?

M. Murphy. — Il y a assez de sel, Maggy, mais je ne pense pas qu'il y ait suffisamment de poivre pour toi.

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc.. Donnez le BAUME RHUMAL

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19^{me} Siècle

ou

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante-Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE IX

Un sabbat palladique indien — (Suite)

- Qui es-tu ?
- Fils par adoption de Celui qui peut tout.
- D'où viens-tu ?
- De la flamme éternelle.
- Où vas-tu ?
- A la flamme éternelle.
- Quel est ce feu sacré dont ton âme brûle ?

— C'est le feu divin, le feu qui donne la vie aux êtres animés et qui régénère la nature tout entière.

— Puisque tu le possèdes en toi, ce feu divin, peux-tu le diriger et le répandre ?

— Le feu sacré de notre Dieu est dirigé par la volonté des hommes purs ; l'initié étend la main, et les souffrances s'apaisent ; l'adepte vivant s'unit aux profanes morts, et son âme passe dans les cadavres pour les réchauffer, les sauver d'Adonai et transmettre leurs esprits à Lucifer.

— Comment opérerons-nous pour sauver des âmes ?

— Par la chaîne magique.

— En vertu de quelle loi ?

— Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

— *Kharab.*

— *Kether-Malkhuth.*

— Puisqu'il est bien onze heures, conclut le grand-maître, nous déclarons ouverts les derniers travaux de nos mystères palladiques. A cette heure sainte, les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux ; ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messages de notre Dieu...

A moi, mes frères ! Que la chaîne magique accomplisse le salut des âmes !...

— Amen, répondit l'assistance d'une seule voix.

Alors, une scène abominable se passa. Tous les Indiens, qui étaient parmi nous, se répandirent dans la plaine, et, au bout de peu d'instants, je les vis revenir, traînant chacun quelque chose après lui. Ce quelque chose était un cadavre, frais encore et jeté probablement la nuit ; il y en avait que les vautours et les rats avaient déjà commencé à déliqueter et à ronger, et dont les faces hideuses semblaient ricaner funèbrement.

On plaça ces cadavres en cercle autour du monticule, en les faisant craquer, en les brisant même pour les asseoir sur le sol, le dos tourné à la grande pierre centrale, sur laquelle grimpa l'Indien colosse, après s'être affublé de la tête de bouc et de la longue robe blanche qui lui descendait jusqu'aux pieds. A notre tour, nous nous rangâmes de la même façon que les cadavres, formant avec eux une chaîne alternée d'un vivant et d'un mort. Pour maintenir les morts droits sur leur séant, nous les tenions par le corps, nos bras passés derrière leur dos, la main gauche saisissant à l'épaule le cadavre de gauche, la main droite saisissant à la taille le cadavre de droite.

Cette scène épouvantable était éclairée par les torches plantées dans le monticule ; l'Indien à la tête de bouc avait, en outre,

deux torches, qu'il agitait en l'air, debout, lui, sur la grande pierre.

— Que le feu sacré, cria le grand-maître d'une voix retentissante, que le feu sacré, accumulé en l'esprit de nos frères Mages Elus ici présents, se répande par les anneaux de notre chaîne pour réchauffer l'esprit des morts ! Que nos âmes pures circulent et purifient les âmes des profanes trépassés ! Que le courant du magnétisme divin sanctifie les cadavres impurs ! Et que leurs esprits, sauvés par le contact de nos âmes d'adeptes, aillent enfin se confondre dans le sein de notre Dieu pour le glorifier à jamais !

Il y eut un moment de silence. Puis, le grand-maître clama encore :

— Frères, le feu sacré se répand en un courant divin ; la circulation des âmes est établie ; prononçons tous en chœur la formule magique du salut éternel.

Ce fut alors une vocifération générale de damnés :

— *Hémen - Etan ! Hémen - Etan ! Hémen - Etan !... El-ali-Titeiep !... Azia-Hyn !... Teu-Minosel-Akhadon !... Vay, rau, Eyé !... Aau-Eyé-Ere !... Aël-el-el-el-ahy !... Hau ! hau ! hau ! hau !... Va ! va ! va ! va ! va ! Chavajoth !... Berkaïac ! Asaradee ! Akibeek ! Amasarac !... Bagdad ! Vhnori !... Tadara ! Bagdad ! Sataïran !... Thopheth-Moloch !... Fééféar ! Astaroth !... Tarabaktak-Bérith ! Raya-Néder ! Baul-Zeboub et Isis !... Schem-Ham-Phorassch ! Alpha-Oméga ! Athoim-Olelath ! Lucifer !*

Lucifer ! Lucifer !... Vay, rau, Eyé !... Aël-el-el-el-ahy !... Néroï-Ciméleth - Hémen - Etan !... Gamaoul-perchava !... Ay-Oël ! Lucifer in eternum !

Cette formule magique fut répétée encore dix fois ; aux intervalles, on s'arrêtait seulement une demi-minute pour reprendre haleine.

— Frères, cria enfin le grand-maître, les âmes des profanes morts sont purifiées ; nos frères Mages Elus ici présents recueillent maintenant les esprits auxquels nous venons d'assurer le salut éternel, et ils vont les envoyer à notre Dieu... Rompez la chaîne !

A cet ordre, on abandonna avec ensemble les cadavres, qui, n'étant plus maintenus, retombèrent couchés sur le sol, et nous nous levâmes tous, nous retournant vers le monticule. Les sept Mages Elus, qui faisaient partie de l'assemblée, parmi lesquels Walder, Hobbs, Cresponi et le grand-maître officiant, se détachèrent et vinrent se placer en un seul groupe, au pied de la grande pierre où l'Indien à la tête de bouc agitait toujours ses torches ; ils s'enlacèrent par la taille, se tenant de la main droite et élevant la main gauche ouverte, doigt écarté, vers le ciel. Depuis quelques instants, le firmament s'était un peu éclairci, et la lune apparaissait et disparaissait, comme se jouant, derrière les nuages noirs.

— *Gloria tibi, Lucifer !* dirent les sept Mages Elus, en un seul et même cri.

Puis, ils rompirent à leur tour leur groupe. Les Indiens se réjouissaient, convaincus qu'on avait sauvé autant d'âmes que l'on était d'assistants, et que les Mages du Palladium venaient d'envoyer ces esprits purifiés dans la gloire éternelle du Dieu Bon.

Là-dessus, le grand-maître officiant proclama, selon le rite, que les travaux de cette sainte solennité étaient définitivement fermés.

Chacun retira ses insignes, et l'on s'en alla.

Il nous fallut encore réenjamber des cadavres pour quitter la plaine, et nous marchions, comme à l'arrivée, à la lueur des torches. Heureusement, nous trouvâmes, à quelque distance, les voitures qui nous avaient amenés à Mahatalawa et dont les cochers étaient tous des affiliés.

Pour le retour à Calcutta, je fis route avec Hobbs et Cresponi. J'étais harassé, fourbu, rompu, pour ma part ; à peine dans le tie-kagarri, je m'endormis profondément, et mes compagnons, je crois, firent de même. Il était bien près de quatre heures du matin quand j'eus réintégré le bord, où, exténué, je me couchai, pour avoir un sommeil agité par d'horribles cauchemars.



La chaîne magique, de vivants et de cadavres alternés, ou le sabbat palladique dans la plaine de Dappah.

CHAPITRE X

Preuve des apparitions de Satan

J'avais hâte de revoir Walder. Aussi, dès le lendemain, je retournai à l'hôtel Adelphi : le grand inspecteur de Charleston finissait de déjeuner.

Cette fois, il me fit un chaleureux accueil. La fameuse épreuve des serpents m'avait, décidément, rendu un fier service. Walder me proposa de me conférer, séance tenante, à titre honorifique, le grade de Hiérarque, second degré masculin du Rite Palladique Réformé Nouveau. On pense si j'acceptai avec empressement !

Il y avait pour moi deux manières d'obtenir un grade palladique.

La première consistait à me faire donner l'initiation par le Parfait Triangle de Calcutta, c'est-à-dire par l'atelier supérieur du Palladium de cette ville, dont le grand-maître était l'officiant de la solennité de la veille, en prenant le frère Hobbs pour parrain ; mais les règlements exigent que la réception ait lieu seulement un mois après la présentation, et le *Meinam* n'avait plus que dix jours à rester à Calcutta. Il est vrai qu'en qualité de marin je pouvais voir le règlement levé en ma faveur. Seulement, si j'étais reçu et initié par le Parfait Triangle, c'est la caisse dudit atelier supérieur qui bénéficiait de mes "métaux," sauf à en transmettre la dixième partie au Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, selon l'usage. Or, les frais d'initiation à n'importe quel grade masculin du Palladium s'élevaient, d'après le tarif institué par Albert Pike, à 200 dollars, soit 1,000 francs.

La deuxième manière était d'obtenir le grade à titre honorifique, lequel peut être conféré directement, et sans les formalités de l'initiation, par le Souverain Pontife de Charleston ou par un des dix membres de son Sérénissime Grand Collège ; dans ce cas, les frais d'initiation montent seulement à 50 dollars, soit 250 francs, mais le Suprême Directoire Dogmatique bénéficie seul des "métaux" du Hiérarque nouvellement créé, et la promotion est d'une validité de premier ordre, à la condition de se faire inscrire dans les trois mois comme membre actif ou correspondant à un Grand Triangle quelconque du globe et de conserver l'activité ou la correspondance par un paiement régulier des cotisations.

Le lecteur aura compris, comme je m'en rendis immédiatement compte, le calcul du frère Walder, calcul dont la simplicité n'était pas dépourvue de malice. Tous les lucifériens de Calcutta avaient admiré mon excellente tenue au cours de la désagréable et dangereuse épreuve qu'on m'avait imposée la veille ; lors des "récréations," c'est-à-dire pendant les suspensions de séance, j'avais été accablé de félicitations. Il était donc plus que probable, il était certain que le frère Hobbs ou un autre viendrait me proposer l'affiliation au Palladium par un des triangles de la ville ; ma qualité de médecin de la marine me valait une dispense de demi-droits d'initiation ; mais, défalcation faite du 10 pour 100 revenant au Suprême Directoire Dogmatique, le trésor du triangle indien encaissait net 450 francs ; et Charleston n'en recevait que 50. Au contraire, en prenant les devants, en profitant de sa présence à Calcutta, le frère Walder, qui est un des dix lieutenants du Suprême Grand Maître Albert Pike, un des dix cardinaux du Souverain Pontife anti-pape, pouvait me conférer directement le grade, moyennant 250 francs, au profit exclusif de la caisse aussi sacrée que centrale de Charleston. Et, afin d'être sûr d'avoir ma préférence, le rusé Walder m'offrait, non pas le grade de Kadosch du Palladium (premier degré (masculin), mais celui de Hiérarque (second degré), que le Parfait Triangle de Calcutta n'avait pas le droit de me conférer sans me faire passer par la filière.

Moi, je vis surtout deux choses dans la combinaison du frère Walder : la suppression des formalités, d'abord, ce qui réglait pour moi un cas de conscience, et ensuite une économie de deux cent cinquante francs, ce qui pour ma bourse n'était pas à dédaigner.

C'est pourquoi, mon élévation au grade de Hiérarque ne traîna pas. A peine eus-je accepté, que le lieutenant d'Albert Pike sortit de son secrétaire un diplôme palladique, y inscrivit mes noms, prénoms, profession, lieu et date de naissance, titres et grades maçonniques anciens et nouveaux, le signa, le timbra et m'y fit apposer ma signature *ne varietur*. Je versai les dix livres sterling, équivalant aux cinquante dollars du tarif, et le cher et illustre Walder me délivra mon parchemin en règle.

Ah ! je peux bien le dire maintenant à tous mes anciens frères en Lucifer, jamais je n'ai fait un meilleur placement que celui de ces deux cent cinquante francs. C'est comme Hiérarque que j'ai pu pénétrer partout, et je crois qu'à part la réunion du Sérénissime Grand Collège, j'ai à peu près tout vu en maçonnerie des divers rites.

Je ne regrette certes pas les "métaux" versés à Walder, bien que, logiquement, on aurait dû me les rendre, le jour où mon diplôme m'a été repris. En effet, j'ai eu plus tard quelques difficultés, — que je raconterai, — avec les chefs du Palladium, pour avoir sauvé la vie à un brave garçon, égaré dans cette secte, lequel

s'était fait condamner à mort en empêchant l'assassinat de miss Mary D... En qualité de Hiérarque, j'avais droit de *veto*, et j'en usai, en faveur de ce jeune homme, que déjà les poignards de nos frères menaçaient. Mon intervention me valut une enquête, la mise sous séquestre de mes titres maçonniques, lorsque je comparus pour me défendre, et un punch fraternel, qui pourrait aussi bien et même mieux s'appeler un bouillon de onze heures, mais qui manqua totalement son effet, puisque j'écris aujourd'hui cet ouvrage en bonne et parfaite santé. Laissons cela ; nous y arriverons quand il faudra. Pour l'instant, je me borne à dire que, puisqu'on m'a repris ce parchemin auquel je tenais beaucoup et que j'avais payé comptant sans marchander, on devait du moins me rendre l'argent. Qu'il soit bien entendu, néanmoins, que je ne le réclame pas.

Je m'aperçois que je viens d'écrire à la file toute une collection de mots avec lesquels le lecteur n'est pas encore familiarisé et qui auraient eu besoin d'être précédés d'un aperçu du système palladique, avec quelques éclaircissements. Le lecteur me pardonnera. Je ne suis pas un auteur procédant froidement en méthodiste, diséquant la franc-maçonnerie pour expliquer son anatomie pièce par pièce. Avant tout, moi, je raconte ; et, ayant vécu onze années dans ce monde-là, m'étant habitué au jargon mystique, je laisse forcément échapper des expressions que les initiés seuls comprennent. Mais, que le lecteur se rassure, pour venir un peu après, la traduction de l'argot maçonnique n'en sera pas moins complète.

Le Palladisme, nous le savons, est la haute maçonnerie ; c'est le rite greffé sur les hauts grades et possédant la direction universelle de tous les rites.

Le système, au surplus, est très peu compliqué. Il se compose, en tout, de cinq grades : trois grades masculins, et deux grades féminins. Les grades masculins sont : 1o le Kadosch du Palladium ; 2o le Hiérarque ; 3o le Mage Elu. Les grades féminins sont : 1o L'Elue ; 2o la Maîtresse Templière.

Il ne faudrait pas croire que le premier venu peut entrer dans le Rite Palladique ; jamais je n'y aurais pénétré sans le concours de circonstances exceptionnelles que le lecteur connaît à présent. Pour être reçu carbonaro, il est nécessaire d'avoir au moins le grade de Maître (troisième degré d'initiation dans la maçonnerie ordinaire). De même, le Palladisme ne cherche ses recrues que chez les francs-maçons, et encore il lui faut, pour ses initiations hermétiques, des frères déjà parvenus aux grades philosophiques et cabalistiques. Ainsi un maçon du Rite Écossais, le rite répandu dans le plus grand nombre de pays, ne pourra s'affilier au Palladium que s'il est déjà Chevalier Kadosch (trentième degré) ; un maçon du rite anglo-américain dit Rite d'York ou de Royale-Arche, que s'il a déjà le grade templier de chevalier de Saint-Michel (vingt-septième degré) ; un maçon du Rite de Misraïm, que s'il est pourvu du grade de Grand Inquisiteur Commandeur (soixante-sixième degré). Le nombre de degrés dont se composent les divers rites ne signifie rien, absolument rien ; il en est, comme ceux de Misraïm et de Memphis, où l'on s'est plu à multiplier les grades ; la question essentielle, c'est le degré d'enseignement donné à l'initié ; or, pour ne parler que des trois rites que je viens de citer, c'est seulement aux grades de Kadosch (écossisme), Chevalier de Saint-Michel (York) et Grand Inquisiteur Commandeur (Misraïm) que l'initié doit clairement comprendre, à moins d'être le plus obtus des imbéciles, que c'est vers le satanisme qu'il est dirigé.

Encore, même après ces grades, dans les rites ordinaires, la maçonnerie ne procède qu'avec un luxe inouï de précautions. Ainsi, dans le Rite Écossais, on prévoit le cas où, au trente-deuxième degré (grade de Prince du Royal-Secret), l'initié n'aurait pas encore compris le but. La réception à ce grade a une petite variante qui n'a l'air de rien, mais qui est des plus significatives, en réalité. Au moment de conférer le grade au récipiendaire, le président de l'atelier doit lui remettre un anneau, et pourtant il peut ne pas le lui remettre. "Recevez cet anneau d'or, gage de notre union", dit le Grand Commandeur (titre du président). Le postulant, ainsi reçu avec son anneau de Prince du Royal-Secret, se considère comme réellement initié. Eh bien, pas du tout ; c'est précisément l'initié à qui l'on remet l'anneau d'or, qui n'est reçu que pour la forme ; au cours des épreuves et de l'interrogatoire, on a constaté qu'il n'a pas encore deviné que le grand architecte de l'univers n'est autre que Lucifer déifié, et son anneau d'or, qu'il portera désormais avec orgueil dans les arrière-loges, le désignera aux vrais initiés comme étant un frère inintelligent avec qui il est prudent de ne pas trop causer ; il restera au trente-deuxième degré et n'ira pas plus loin. Le véritable Prince du Royal-Secret, c'est celui qui n'a pas reçu l'anneau d'or ; celui-ci, on le dirigera immédiatement vers le Palladisme, vers la maçonnerie hermétique et luciférienne.

Le Palladisme complète donc l'initiation dans tous les rites, quels qu'ils soient ; c'est le rite vraiment universel, réservé aux adeptes qui ont compris le secret des secrets.

(A suivre.)

SCARAMOUCHE (Suite)

Musical score for 'SCARAMOUCHE (Suite)'. The score is written for piano and includes the following markings and sections:

- Large**: Indicated at the beginning of the piece.
- marcato et basso**: A dynamic and tempo marking.
- élargies**: A marking indicating a widening of the intervals.
- marcatissimo**: A dynamic marking.
- suo rigore**: A marking indicating a return to the original tempo.

The score consists of two systems of staves, each with a treble and bass clef. The first system includes a piano introduction with various dynamics and tempo markings. The second system continues the piece with a 'suo rigore' marking.



L'ÂME-ÉTOILE

MELODIE

Paroles du Prince
BOJDAR KARAGEORGEVITCH

Musique de
HENRI LUTZ

And^{te} cantabile

Musical score for 'L'ÂME-ÉTOILE'. The score is written for voice and piano. It includes the following markings and sections:

- And^{te} cantabile**: Indicated at the beginning of the piece.
- And^{te} cantabile**: A second marking for the tempo.
- p**: A dynamic marking for piano.

The score consists of two systems of staves. The first system includes a vocal line and a piano accompaniment. The second system continues the piece with a vocal line and a piano accompaniment. The lyrics are: "Nous étions dans ta" and "Tu souffrais et tu étais las. se A. lors je t'ai don. ne la voix d' mon chant, Elle".

a ra-ni-mé ta bou-che; Je t'ai don-né mes lar-mes, Et les ont ra-ni-mé tes

len A tempo
yeux. Nous étions dans la vie, Tu souffrais, tu avais froid et pour réchauffer tes mains, je t'ai don-né mon

scm
cœur, Pour réchauffer ton cœur, le souffle de mes bai-ser's! Nous étions dans la

vie, Il faisait sombre, tu avais peur! A. lors, par-tie vers le ciel, Mon

p très calme
âme est de-ve-nue é-toi-le Et maintenant é-clai-re ta rou-te Vers le bon-heur Vers

le bon-heur tou-jours! Mon âme est de-ve-nue é-toi-le Et main-te-

-nant é-clai-re ta rou-te Vers le bon-heur tou-jours, ton

jours!

UN TRUC DE BICYCLISTE OU LE RESPECT QU'INSPIRE UNE GROSSE BARBE



I

Le vagabond.—Voici une bicycliste qui chemine toute seule par la campagne. Attends un peu !...



II

...Sainte bénite ! c'est pas une femme, c'est un homme !



III

La bicycliste.—Qui sait si ce vagabond-là ne m'eût pas attaquée si je n'avais pas mis ma fausse barbe.

RONDEL

(Traduit d'Harry Romaine avec variantes)

(Pour le SAMEDI)

Pour vous et moi, le monde est pur ;
L'amour, la beauté c'est l'espace.
Le soleil monte dans l'azur
Et sa hauteur qui nous surpasse,
Baïsse, rouge comme un fruit mûr ;

Et la lune en prenant sa place
Baigne le sol d'un rayon sûr,
Mais, fait des coins noirs où tout passe

Pour vous et moi...

La mer... Le bois... Le prés s'efface ;
Mais parmi les fleurs d'or et sur
La colline et le lac, j'amasse
L'amour, et mange son fruit dur

Pour vous et moi.

JEAN GA-HU.

LE JOURNALISME A SENSATION

Le rédacteur.—Nous venons de recevoir une dépêche annonçant que l'honorable monsieur Dumonocle est tombé de son cheval en se promenant devant les édifices du Parlement, à Ottawa.

L'éditeur.—Télégraphiez-lui de suite et offrez-lui n'importe quel prix s'il veut nous décrire, sous sa signature, les sensations que lui a fait éprouver sa chute.

Le rédacteur.—Mais ! Monsieur Dumonocle n'acceptera jamais une offre pareille.

L'éditeur.—Je le sais bien ; mais nous publierons un fac-simile de son refus et ça créera toujours un peu de sensation.

Le rédacteur.—Mais il pourrait bien ne même pas prendre la peine de nous répondre.

L'éditeur.—En ce cas, nous donnerons le fac-simile de l'offre que nous lui aurons faite et ce sera toujours ça !

AU THÉÂTRE

M. Rouleau.—Pourquoi pleurez-vous donc, Bouleau ? La pièce n'est pourtant pas autrement touchante.

M. Bouleau.—Ça n'est pas du tout ça : Je pleure l'argent que j'ai dépensé pour entrer ici.

PAS LA FORCE

Le client.—Garçon ! Il doit y avoir quelque chose de dérangé dans cette théière, voilà un quart d'heure que j'essaie de la faire couler sans y réussir.

Le garçon (sardonique).—Pas la faute de la théière, m'sieu ; c'est le thé, qui est si peu fort qu'il ne peut arriver à monter dans le goulot.

UN SINGULIER ALMANACH

Un homme bien connu à Montréal, éditeur d'almansachs et autres livrets du genre, était en excursion il y a quelques jours, dans les montagnes de St-Jérôme, lorsqu'il décida d'aller pêcher à un lac voisin. Le cultivateur chez qui il était en pension le dissuada de son projet, prétendant qu'une averse était imminente. N'en voulant rien croire, notre homme se mit en route, une canne à pêche à la main ; mais il n'avait pas fait cinq arpents que la pluie commença à tomber ; forcé lui fut donc de rebrousser chemin. En se retrouvant avec le cultivateur sur le seuil de sa maison, il lui demanda à quoi il avait vu que la pluie était imminente. "J'ai en ma possession, répondit le colon, un almanach publié par un monsieur de la ville, qui ne trompe jamais sur la température, pourvu qu'on le prenne au rebours. Quand il dit qu'il va faire beau, c'est qu'il va faire mauvais ; aujourd'hui il disait qu'il ferait beau."

Notre concitoyen eut la curiosité de consulter lui-même ce singulier almanach, et il reconnut que c'était le sien propre.

PAS LA MÊME CHOSE

Premier voyageur.—Est-ce que ce train arrête ici assez longtemps pour qu'on puisse manger ?

Second voyageur.—Non ! juste assez seulement pour payer ce que vous ordonnerez.

DE MONTRÉAL A QUÉBEC

La 14e excursion annuelle de Montréal à Québec, organisée par MM. Pigeon et Déry, a eu lieu samedi, par le vapeur "Trois-Rivières".

Plus de 1,000 excursionnistes avaient répondu à l'appel, et le voyage a été un véritable succès. De la joie, des chansons, de la musique, mais pas de désordre, tel est le bilan de la fête. Nous sommes enchantés du résultat obtenu et que méritent si complètement les dévoués et infatigables organisateurs.

DEVINETTES



—Je vois bien les chasseurs, mais le gibier ! Invisible !



—Voyez-vous ce monsieur qui réclame des effets ? Non, n'est-ce pas, et pourtant il y est bien.

CHRONIQUE DE LA MODE

Paris, 10 août 1896.

Les rubans et les dentelles continuent leur évolution savante et gracieuse, et la mode, en fait de garniture, n'a de complaisance que pour ces fantaisies, qu'elle se plaît à disposer de mille façons aussi ingénieuses que jolies.

Avec le foulard, la mousseline, le linon, qui ont un grand succès d'élegance, tous ces accessoires coquets se posent en entre-deux, en volants, en ceinture ; ces dernières se font de nouveau flottantes pour jeunes filles. Rien de plus joli, du reste, sur la mousseline, qu'une longue ceinture de couleur, tranchant sur la blancheur de l'étoffe.

Dans les garnitures qui font nouveauté, citons le grand nœud japonais qui forme presque, à lui seul, tout l'ornement du corsage. Ce nœud couvre en partie le dos et se répète aussi de côté. Sur presque toutes les robes, le corselet se retrouve ; il se fait de bien des manières, suivant le goût ou l'ingéniosité des couturières. Les uns sont en satin noir avec dépassant de couleur assorti à la robe ; d'autres se font en satin plissé, montant jusque sous le boléro. Cette petite veste fait fureur, on la voit beaucoup en guipure ou en soie brodée de paillettes acier ou jais. Elle est courte et de forme arrondie, et s'ouvre sur une che-



Chapeau ROSE CARON. (Dessin de Mme L. A. Houde, jr., modiste, 1588 Rue Ste-Catherine). — En paille noire avec bord de petite paille ruchée ; tout le chapeau, ravissant, est garni d'une haute dentelle noire, s'élevant, sur la forme, en aigrette au-dessus du relevage du derrière, et en cornets sur les côtés. Devant, sur la passe, plumes couteau couchées au milieu d'un nœud de dentelle.

misette de linon chiffon ou de mousseline de soie. L'ensemble en est charmant.

Parmi plusieurs toilettes ainsi composées, j'en cite une d'un goût parfait. Elle est en taffetas violine, voilé de mousseline de soie noire. Comme corsage, un boléro de dentelle de Cluny, orné d'un volant et de gros choux en mousseline de soie noire posés sur les devants. Manche nouvelle froncée sur le bras avec volant plissé en gaze noire formant manchette. La taille est serrée par une haute ceinture en satin violine. Au cou, ruche légère en gaze noire.

Pour les promenades, la plage, les costumes les plus en faveur se font en piqué blanc. La forme adoptée est celle à revers faisant col marin ; on les garnit d'un biais de velours noir avec ceinture pareille. Comme coiffure, le canotier en paille blanche et noire, orné de velours noir et d'ailes blanches.

Un autre, plus coquet, se fait à jupe cloche pas très large et entièrement doublée de satinette ou de simili-soie mauve, bleu pâle ou rose. Petite veste en piqué blanc, ouverte sur une chemisette en linon (de la couleur de la doublure) faite de plis de lingerie et d'entre-deux de guipure. Tour de taille en satin noir ou en satin blanc, tous les deux se portent également.

A citer, pour jeune fille, une toilette charmante en crépon bleu lin. La jupe est unie et le corsage-blouse a des épaulettes en linon brodé. Col et ceinture en taffetas crème à impression de fleurettes pompadour.

Très originale est une toilette en serge marine et foulard indien. La jupe en serge gondolée, est ouverte de chaque côté du tablier sur une quille de foulard formant éventail.

Figaro en serge avec dépassant de linon blanc plissé très fin, ouvert sur une chemisette en foulard indien froncée à l'encolure et à la taille. De grands revers en linon brodé ornent la veste. La ceinture en satin noir est formée de trois plis. Manches en biais en foulard indien. Au cou, fraise coquillée en tulle de soie blanc.

Mentionnons encore, puisque nous décrivons une série de toilettes, une élégante robe d'intérieur en taffetas uni vert saule, avec garniture de guipure de Venise. Le dos droit est en taffetas imprimé avec pli Watteau, et les devants s'ouvrent sur un gilet en taffetas uni encadré de deux plis ronds, arrêtés sur la poitrine par des choux en mousseline de soie blanche. La manche droite, en taffetas Liberty, est resserrée par un volant de guipure qui retombe sur le poignet, et le col est surmonté d'une fraise ruchée en mousseline.

La collerette de tulle ou de gaze, quoique plus légèrement faite, est toujours en faveur : elle a sa raison d'être sur la plage, où l'air est toujours un peu vif, surtout le soir.

Pour la ville, on remplace la ruche par un ruban entourant le cou ; il est bordé d'un petit dépassant en mousseline plissée, en tulle ou en den-

telle. Ce dépassant ne commence qu'à quelques centimètres du devant, de façon à ne former garniture que derrière l'encolure. Parmi les nouveautés qui se renouvellent sans cesse, il en est qui méritent quelque attention.

D'abord la ceinture longue, flottante, dont nous avons parlé et pour laquelle préside la plus adorable fantaisie. En voici une faite de quatre pans, dont deux font transparent, mousseline de soie blanche sur mousseline noire. Au bout de chaque pan, entre-deux de dentelle blanche sur noire, et noire sur blanche, avec dentelle au bord disposée de la même façon.

Très en faveur pour aller avec toutes les robes est la ceinture en satin noir formant plis ou coulissés, et fermée sur le côté par une longue boucle d'émail ou de strass.

Mais la plus charmante de la saison est encore la ceinture russe, en cuir blanc ou crème, enjolivée de pierreries où domine la turquoise ; il s'en fait aussi en ruban de métal, avec plaques émaillées qui sont de véritables objets d'art.

Comme on le voit, la ceinture est actuellement un des plus jolis accessoires de la toilette. C'est un rien, mais ce rien lui donne une note élégante faite pour plaire. Ainsi entourée, la taille paraît plus fine, plus élancée. C'est ce que recherchent nos jolies coquettes.

Les chapeaux ne finissent pas de faire parler d'eux, et les innovations sont à l'ordre du jour dans le royaume des modistes.

Comme forme et comme garniture, nous trouvons toujours à glaner du nouveau, tant l'imagination féconde de nos artistes en modes sait parer nos coiffures d'une grâce charmante, qui explique leur succès.

Le canotier, entre autres, ne se ressemble plus ; il n'a conservé que son nom ; sa simplicité est remplacée par des fleurs, des aigrettes, avec large



TOILETTE EN LAINAGE RAYÉ ET ALPAGA BLEU. — Jupe ronde unie. Veste garnie de barrettes en galon mohair crème. Blouse de surah très froncée devant, serrée à la taille par une ceinture en large ruban nouée de côté, col lingerie. Manche ajustée avec petits revers et bouffant de manche uni. Matériaux : 7 verges lainage rayé, 2 verges uni, 2 verges surah.

calotte jarretées de velours formant bouclettes sur le côté, et retenant un faisceau de couteaux ou un paradis noir.

Rien de plus seyant que cette jolie forme, qui, garnie avec simplicité ou élégance suivant le cas, termine à souhait toutes les toilettes.

BARONNE DE CLESSY.

NAIVETÉ FÉMININE

Lui. — Je ne déteste rien tant que d'aller me faire faire les cheveux chez Bisailon ; ses clients sont si nombreux qu'il me faut attendre mon tour pendant un quart d'heure au moins.

Elle. — Mais pourquoi n'y envoies-tu pas tes cheveux, c'est toujours ce que je fais, moi.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

SECONDE PARTIE

L'AMOUR D'UNE ESPIONNEIV. — LA GRANDE MARÉE — *Suite*

Gotlieb, qui marchait devant, se disposait à introduire la clef dans la serrure, lorsque tout à coup il s'arrêta, tendit l'oreille, et de la main adressa un geste muet à Frantz Muller pour lui ordonner de ne pas aller plus loin.

Sur la pointe du pied, Gotlieb revint auprès de Frantz et lui murmura à l'oreille :

— On a marché de l'autre côté du mur.

Tous deux, alors, avec mille précautions, revinrent à la porte.

Et ils entendirent parfaitement un pas furtif qui allait et venait.

Quelqu'un attendait à la porte.

— Qui était là ?... était la question.

Il fallait savoir à quoi s'en tenir.

Gotlieb planta là sa caisse et grimpa sans faire de bruit à un chêne qui dominait la crête du mur et la plaine environnante.

Et il aperçut alors une jeune femme en robe noire qui allait et venait près de la porte du parc.

C'était bien là, évidemment, cette folle qui lui avait été signalée par Théodore Mindeau, et sur laquelle il devait prendre, de par l'ordre de la baronne, tous les renseignements les plus précis.

Que venait-elle faire dans ce pays ?

Qui attendait-elle ?

Qui espionnait-elle plutôt ?

Enfin, il ne fallait pas songer à passer par la porte tandis qu'elle se tenait là, en faction.

D'autre part, Gotlieb avait cru déjà entendre un aboi de chien partir des profondeurs du parc.

Le temps pressait.

Sur un signe de Gotlieb, Frantz Muller se remit en marche. Le premier avait rechargé sur ses épaules l'objectif, et tous deux dévalèrent la pente rapide déclinant du côté du bord de la Rance.

Une fois, à une certaine distance, le mur du parc ayant fait un coude, Gotlieb souleva Frantz Muller dans ses bras puissants, le haussa jusqu'à une touffe de pariétaires à laquelle celui-ci s'accrocha et qui l'aida à enjamber la crête du mur.

Gotlieb, lui passa la boîte, le trépied, la caisse, lui-même arriva à se mettre à califourchon sur le mur, grâce à la force de ses poignets, puis alors, après avoir, au moyen de courroies, laissé glisser les boîtes et le trépied jusqu'à terre, ils suivirent le même mouvement et atteignant la terre ferme, ils se trouvèrent bientôt en rase campagne.

Personne ne les avait aperçus.

La folle montait toujours sa faction derrière la porte.

Une demi-heure plus tard, ils atteignaient, toujours courant, le village de la Briantais, où Frantz Muller avait retenu une méchante chambre, pour se livrer tout à l'aise à ses manipulations.

Pour détourner des soupçons qui n'existaient même pas, par excès de précaution, Frantz Muller fit monter une bouteille d'eau-de-vie et des verres... Une fois la fille de l'auberge descendue, ils s'enfermèrent à double tour, et le photographe sortit un châssis fermé de l'objectif.

— Eh bien ! demanda Gotlieb, croyez-vous avoir réussi ?

— Je ne sais trop, répondit Frantz, je crains que la baronne n'ait bougé... Je crains aussi qu'il n'y ait eu trop de soleil réfléchissant sur la feuille de métal et faisant éclat... Enfin... vous pensez si je regardais... Je crains qu'elle n'ait tenu les pouces trop sur le bord de la plaque et qu'ils n'y aient laissé une ombre portée.

— Voilà bien des craintes ! fit Gotlieb.

— Oui !... et j'ai grand'peur qu'elle ne soient fondées.

Tout en parlant, au moyen d'un grand voile noir, il avait établi une façon de chambre obscure, et de son éprouve négative obtenait un cliché positif.

— Bah ! fit philosophiquement Gotlieb Thurner, si votre affaire n'est point réussie, on recommencera... Ça ne doit pas être bien malin, et en somme, la maison est peu surveillée... à part cette folle que nous avons rencontrée à la sortie, personne ne nous a inquiétés.

— Parbleu ! répliqua Frank Muller, vous en parlez bien à votre

aise. J'ai autre chose à faire que d'être tout le temps à courir sur les chemins de fer. Avec ça que c'est agréable !

— Il faut voir la fin de la fin, et les récompenses promises. Moi, j'aime mieux le métier d'ouvrier que celui de prisonnier, et je serai toujours reconnaissant à ceux qui m'ont rendu la liberté.

Il n'acheva point sa phrase, Frantz Muller proférait un gros juron.

— J'en étais sûr ! s'écria-t-il, l'épreuve est mauvaise. Elle a un trou, au milieu, un coup de soleil, la marque de l'un des pouces a enlevé le côté droit. Mais je me demande un peu ce que c'est que ce document-là ; et pourquoi la baronne tient tant à l'avoir ?

— C'est ses raisons et non les nôtres, répliqua sentencieusement Gotlieb, vous allez toujours me donner une épreuve, ou deux, puis vous casserez votre cliché devant moi, tel est l'ordre que j'ai reçu.

Deux heures plus tard, Gotlieb quittait de son côté l'auberge de la Briantais, que Muller abandonnait quelques instants après ; Gotlieb reprenait le chemin du parc, auquel il arrivait sans encombre.

La folle avait abandonné sa station devant la petite porte. La voie était libre, la gymnastique fut donc inutile à l'ancien prisonnier de Spandau pour pénétrer cette fois dans le parc de Lande-Courte.

Et vers la fin de la journée, Gertrude venait le rejoindre.

Nous ne suivrons point le duo amoureux des deux Allemands. Disons seulement que la soirée terminée, au moment où la baronne se retirait dans sa chambre, car elle avait fait un effort, affirmait-elle, pour assister au souper tardif de ses hôtes revenant de leur excursion, Gertrude lui remit sous enveloppe les deux épreuves qui lui étaient adressées par Gotlieb.

— Allons, c'est à recommencer, dit-elle avec colère, mais le moyen est bon, il est facile de s'en servir ;

Triste et désagréable la soirée de ce jour-là, à Lande-Courte.

Mlle de Kermor avait beau faire tous ses efforts, elle ne pouvait arriver à égayer ses hôtes.

Une tristesse profonde se lisait sur son charmant visage.

En rentrant chez elle, à Lande-Courte, elle avait reçu un coup au cœur.

Son premier regard avait été pour Lafressange, qui s'avancait à sa rencontre. Et le jeune homme avait détourné les yeux. Pourquoi agissait-il ainsi, s'il n'avait rien à se reprocher ?

Par contre, Mme de Gunka s'était montrée plus charmante, plus étincelante que jamais.

Elle accablait Berthe de compliments, de tendresses : la jeune fille sentait si bien le dard caché sous ces roses qu'à un moment donné elle cessa d'être maîtresse d'elle-même et fondit en larmes.

Elle s'excusait, la chère créature :

— Pardon ! la fatigue, un état nerveux.

Flavien, du fauteuil où il s'était réfugié dans un coin, regardait cette scène.

— Pauvre enfant ! que le sort est injuste, murmura-t-il, qu'a-t-elle fait pour souffrir aussi cruellement ?... Et cette satanée baronne ! Croyez-vous qu'elle jubile ! Croyez-vous qu'elle triomphe ! Pauvre Léo ! voilà une conquête qui lui coûtera cher. Dans tous les cas je m'assurerai dès ce soir que la Feuille d'or est encore dans ta possession et qu'elle ne te l'a pas subtilisée.

Comme note gaie, au milieu de cette tristesse, on avait l'oncle Philémon qui allait de l'un à l'autre en répétant :

— Comme nous sommes froids, on voit bien que la voix d'Elvira est voilée. Ah ! la vie sans harmonie ! Est-ce d'un triste ! On se sépara de bonne heure, chacun ayant hâte de retrouver la solitude.

Lafressange qui n'était pas le dernier dans ce cas, fut suivi dans sa chambre par Flavien.

Il se serait bien passé de la compagnie de son ami, mais comme celui-ci ne lui demandait pas la permission, il fut bien forcé de faire contre fortune bon cœur et de supporter sa présence.

— Hum ! fit Flavien en entrant dans l'appartement de Lafressange *odor di femina* ! C'est surprenant la persistance de certains parfums.

Lafressange fit la sourde oreille. Ne point répondre dans cette circonstance, c'était le seul moyen de réduire Mauroy au silence.

— Tu as sommeil, finit-il par dire à son ami ?

— Je te l'avoue, répondit celui-ci, je suis éreinté, j'ai travaillé tout le long du jour.

— Et il est avancé ton article ?

— Assez, je compte l'avoir fini demain matin. Tu ne vas pas me prier de te le dire ?

— Je n'aurai pas cette cruauté. D'autant que tu as grandement sommeil,

La Feuille d'or était sur la table.

Flavien s'en empara.

— Veux-tu me prêter ce bibelot-là, j'en ai besoin pour une observation, une comparaison nouvelle.

— Eh ! prends tout ce que tu voudras, répliqua Lafressange, mais laisse-moi dormir.

—Bon, dans un instant, mais pas avant de te dire que je m'absente demain pour quarante-huit ou soixante-douze heures.

—Ah ! peut-on te demander sans indiscrétion où tu vas ?

—Parfaitement. Je vais à Paris.

—A Paris ! Pourquoi à Paris ? Tu avais horreur de Paris. Tu ne voulais y rentrer qu'à la fin de novembre. Tu avais une rage, une fringule de la campagne.

—Je l'ai encore.

—Mais alors que vas-tu faire à Paris ?

—Pour répondre à cet inquisition, répliqua avec un imperturbable sérieux Flavien Mauroy, je te dirai que j'ai reçu une lettre de mon notaire.

Ces deux derniers mots furent prononcés avec emphase.

—Qui réclame impérieusement ma présence.

Lafressange éclata de rire, le notaire de Mauroy lui faisait l'effet d'un animal fantastique et fabuleux.

—Et là-dessus, bonne nuit, ne fais pas de mauvais rêves.

Les trois jours que Flavien Mauroy passa à Paris, s'écoulèrent sans incident à Lande-Courte.

On s'observait.

Lafressange avait été pris d'une passion subite pour la chasse.

Il battait tout le long du jour le parc et les landes environnantes, ne rapportant guère de gibier, et faisant connaissance la plupart du temps avec la bredouille.

C'était cependant pour lui, ce sport occasionnel, un moyen de tuer le temps et de retrouver la solitude.

Sa position était très fausse, il le comprenait. Et le double rôle qu'il était condamné à jouer, la franchise de sa nature s'y refusant, il y réussissait très mal.

Il ne trouvait pas en lui-même le courage de s'arracher à l'empire que Mme de Gunka exerçait sur tout son être, et cependant tout son cœur appartenait à Berthe de Kermor.

Bref, Flavien avait été bon prophète ; Lafressange, tout en faisant le malheur de celle-ci, était en train de devenir très malheureux.

Son ami s'en aperçut bien dès son retour.

—Vois-tu, lui dit Mauroy, tu te prépares de vilains jours, mais que veux-tu. Il en est toujours ainsi. L'amour nous fait payer les plaisirs qu'il nous donne. Tiens c'est un vers !

—Va te promener, s'écria Lafressange furieux.

—J'y cours.

En même temps, sur la table à écrire il remettait la feuille d'or toujours enfermée dans sa gaine de cuir de Russie.

—As-tu trouvé ton problème ?

Flavien secoua la tête.

—Non ! je suis buté, c'est stupide. Je te le répète une fois encore je suis persuadé que je tiens le chiffre, et je ne puis déchiffrer cette plaque à moins que ce ne soit de l'algonquin.

Lafressange cette fois encore passa une mauvaise nuit. Ils ne se le dissimulait pas, il ne pouvait plus longtemps demeurer chez Mlle de Kermor. Dans cet espace resserré, il était trop en vue, trop soumis à un espionnage continu.

Il se disposait à annoncer son départ, lorsqu'un événement imprévu vint retarder sa résolution.

Au déjeuner du lendemain on vit arriver l'oncle Philémon avec une figure radieuse.

—Vous savez, dit-il aux convives, Elvira a retrouvé son *la* ! Oh ! je savais bien que cette éclipse n'aurait qu'un temps. C'est égal, c'est fort heureux. Nous ne savions plus que faire pour passer nos soirées.

Le brave homme le croyait comme il le disait.

Le soir venu au chalet, il fallut absolument en passer pas là ! Toute la société était réunie.

Ce fut d'abord Lafressange, Mindeau, Berthe même que le bonhomme mit au piano comme un joueur pelotant en attendant sa partie.

Après ces préludes, ces hors-d'œuvre qu'il fit traîner le plus qu'il put en longueur.

—Mes chers amis, commença-t-il, vous allez entendre une œuvre inconnue de vous jusqu'ici, œuvre à laquelle Elvira donne, laquelle est en veine, une ampleur réellement extraordinaire. Je vous recommande tout spécialement ce morceau, qui est celui de ma prédilection : baronne ! chère baronne, venez écouter ça.

Mme de Gunka, en effet, pouvait ne pas avoir entendu l'exorde de l'oncle Philémon.

Nous avons exposé précédemment la position du chalet.

Cette construction à pans coupés touchait à l'un des côtés du parc. Deux des grandes fenêtres donnaient sur une route dont elles n'étaient séparées que par un large saut de loup infranchissable.

Or, la baronne s'était accoudée sur le balustre de l'une de ces grandes fenêtres : perdue dans ses sombres réflexions, elle semblait en proie à une préoccupation profonde.

Le ciel était clair, limpide. Du fond des bois montait une sen-

teur douce de fleurs de frêne et de sauge mûrie, la route tournant le parc était solitaire et Mme de Gunka demeurait toujours les yeux fixés sur ce ruban doré qui tranchait au milieu du noir de la lande et de l'ombre du grand bois.

Mais cette préoccupation de l'auditeur principal ne faisait pas le compte de l'oncle Philémon. Aussi répéta-t-il à son invitée, et avec plus d'insistance que la première fois :

—Venez ici, baronne, je vous en conjure. Vous allez entendre un morceau royal.

—Mais je suis très bien placée ici, mon cher Monsieur Chaudenay, répondit Mme de Gunka sur un ton qui n'admettait plus l'insistance, je suis très bien placée pour entendre, je ne perdrai pas une note. Je ne vous cacherai pas que ce soir je suis un peu oppressée et que j'ai absolument besoin d'air.

Philémon pesta de tout son cœur contre l'étouffement de la baronne.

—C'est que, fit-il d'une voix vexée, c'est que vous ne verrez pas les gestes, car tu feras les gestes, n'est-ce pas, Elvira ?

Puis changeant d'organe, prenant celui d'un régisseur, tonton Philémon tapa du pied, fit signe de la main à Berthe de plaquer le premier accord et prononça lentement ;

LE FORBAN. — *Chant de mer*

Et tante Elvira chanta, ou plutôt gronda les strophes suivantes :

Le ciel est noir et la vague en furie,
Gronde en rongant le creux de nos rochers.
L'oiseau plongeur fouette le flot et crie :
" Exploisons la Tempête !... Alerte aux fiers rochers."
J'aime à chercher ma proie
Quand l'éclair fend la nue et foudroie.
Au riche les lambris.
Au forban les débris (1)

—N'est-ce pas, que c'est beau, superbe, sublime ! s'écria l'oncle Philémon éclatant d'enthousiasme.

Les spectateurs n'avaient pu marchander leurs applaudissements. Seuls ceux de la baronne avaient été faibles.

Elle avait quitté sa place et avait gagné le coin du balcon, s'appuyant contre le chambranle de la fenêtre.

La terreur qu'elle avait déjà ressentie, une fois, sur la grève, venait de s'emparer d'elle, à nouveau.

Elle en était sûre ! Elle venait de voir une femme noire glissant à travers la lande et de cette ombre elle ne pouvait détacher ses regards.

Elle aurait voulu fuir, elle demeurait clouée à cette même place. Tout ce qu'elle avait pu faire, au prix d'efforts surhumains, avait été de glisser jusqu'au coin du balustre et de s'appuyer contre le portant de la fenêtre.

—Seconde strophe annonça l'oncle Philémon.

Dans ces palais sommeille l'opulence,
Ivre d'ennui, lasse de voluptés.
Des rêves d'or bercent son indolence.
Moi je rêve l'orage et les flots irrités.
J'aime à chercher ma proie, etc.

Nouveaux applaudissements. C'était effroyable, effrayant. Tante Elvira exprimait bien les mugissements de l'orage et le roulement des flots irrités... Non seulement elle avait retrouvé son *la*, mais elle y joignait des notes ignorées, jusqu'alors.

Cette fois Mme de Gunka n'avait pas bougé.

Lentement, l'ombre se rapprochait.

Et elle avait pour objectif, elle en avait la certitude, la baie éclairée de la fenêtre du chalet.

Et, malgré tous ses efforts, elle demeurait clouée à cette même place.

L'oncle Philémon ne lui adressa pas la parole, il était froissé, outré de son mutisme, de son immobilité.

Aussi ce fut d'un ton de plus en plus vexé qu'il prononça, en accompagnant ses paroles d'un bruyant coup de pied sur le plancher :

—Troisième strophe... c'est la plus belle !

Éléona près de mon sein repose.
Ange et démon tu souris en dormant.
Que ce baiser sur ta lèvre de rose.
Te fasse jusqu'au jour rêver à ton amant.
Moi, je cours à ma proie !
Car l'éclair fend la nue et foudroie !
Au riche, les lambris,
Au forban, les débris.

La forme noire avait franchi la zone sombre, elle entrait maintenant en pleine lumière.

Bientôt, au moment où les applaudissements saluèrent la fin de la troisième strophe, elle atteignit le mur, le parapet bordant le saut de loup.

(1) Que l'on ne croie point à une mauvaise plaisanterie de l'auteur, la romance existe, paroles et musique.

Mme de Gunka l'avait bien devinée, au loin. C'était elle! c'était la folle! C'était son ennemie!

A travers l'espace, à la clarté de la lune, les deux femmes se regardèrent, croisant l'éclair de leurs yeux brillants comme deux lames d'épée.

La baronne aurait voulu lutter. Cette fois encore elle était vaincue. Cramponnée des deux mains à la barre de la balustrade, la tête renversée en arrière, folle de terreur et d'angoisse, elle poussa un cri déchirant.

Lafressange s'élança à son secours, l'arrachant du balcon.

— Là! là! fit-elle d'une voix étranglée, en désignant du doigt la route.

Tous les hôtes du chalet s'étaient précipités, Flavien Mauroy en tête.

Ils ne purent apercevoir que le long ruban jaune solitaire. La folle avait disparu.

Mme de Gunka était allée tomber sur un divan! Berthe, la tante Elvira l'entouraient, lui prodiguant leurs soins.

Les hommes, en courant, quittaient le chalet pour découvrir la cause de cette frayeur.

Mme de Gunka reprenait possession d'elle-même. Elle essayait de plaisanter de sa faiblesse, de sa terreur.

Mais son rire sonnait faux, et il se termina par un flot de larmes nerveuses.

Qu'avait-elle vu?

Elle ne le savait pas.

Une forme fantastique, énorme, grandie sans doute par la révélation de la lune, et elle inventait une sorte d'être fabuleux.

L'oncle Philémon, lui seul, ne croyait pas à l'aventure.

Il mettait l'émotion de la baronne sur les foudroyants effets de la voix d'Elvira et de la mélodie du *Forban* (chant de mer).

— On ne sait pas, répétait-il, ce que l'harmonie peut produire sur certaines natures nerveuses.

Lafressange, Flavien, Théodore Mindeau revenaient essoufflés. Aux entours, qu'ils avaient battus de tous les divers côtés, ils n'avaient rien découvert.

La folle s'était échappée, s'était évanouie dans l'immensité de la lande.

Avec une émotion pareille, il ne pouvait plus être question de musique. Chacun regagna son logis.

En traversant la pelouse pour rentrer au château, Théodore Mindeau offrit son bras à la baronne.

Elle l'accepta avec empressement.

— C'est encore elle? n'est-ce pas?... murmura Théodore.

— Oui, répondit-elle d'un signe de tête.

En rentrant dans son appartement elle trouva Gertrude endormie dans un fauteuil.

Rudement elle la réveilla en sursaut.

La petite Allemande tressauta en se frottant les yeux.

Mais elle les ouvrit tout grands à l'aspect de la physionomie bouleversée de sa maîtresse.

— Pour sûr, s'écria-t-elle, il est arrivé quelque chose à Madame. Madame est pâle comme une morte! Elle a pleuré!

— Oui, s'écria Mme de Gunka en proie à une rage impuissante, et en mettant en pièces la dentelle de son mouchoir. Oui! j'ai pleuré devant eux! devant tous!... Ah! voilà des larmes qui coûteront cher, je le jure! elles se paieront par des larmes de sang!

Puis changeant de ton, elle demanda brusquement:

— As-tu vu Gotlieb, aujourd'hui?

Gertrude rougit légèrement. Elle crut à un blâme:

— Mais, Madame! balbutia-t-elle, je croyais que Madame m'avait per nis.

— Paix! petite sottise, s'écria la baronne, tout heureuse de trouver quelqu'un sur qui épancher sa rage, je te demande si tu as vu Gotlieb. Tenez! c'est un malheur, tous autant que vous êtes, vous n'êtes que des brutes, et on n'est servi que par des ânes. J'aurais dû laisser moisir et crever ton Gotlieb, ton sac à bière, dans les casemates de Spandau.

Gertrude demeurait là, bouche béante, sans mot dire; sa maîtresse l'effrayait. Jamais elle ne l'avait vu ainsi.

— Parleras-tu, à la fin! fit Mme de Gunka en prenant l'Allemande par le bras et en la secouant d'une main nerveuse, as-tu vu ton Gotlieb aujourd'hui?

— Oui, madame, finit par répondre Gertrude, en pleurant à son tour.

— Et que t'a-t-il dit?

— Il a dit que Madame saurait du nouveau dans deux jours...

Mme de Gunka se croisa les bras, arpentant sa chambre à grands pas.

— Deux jours d'attente!... que c'est long!... murmura-t-elle.

S'adressant à l'Allemande:

— Laisse-moi, je me coucherai seule. Demain matin au point du jour, je te donnerai mes ordres... Va!...

Gertrude s'empressa de profiter de la permission qui lui était donnée.

— Elle est méchante, — tout de même, gronda l'Allemande. Qu'elle me bouscule tant qu'elle voudra... mais qu'elle ne touche pas à Gotlieb!... parce que celui qui toucherait à Gotlieb!... Mais qu'est-ce qu'elle a pu avoir pour être de cette humeur-là!... Est-ce que le petit Français lui ferait des traits! Ah!... il est bien amoureux de la demoiselle. Mais quand Madame a quelqu'un en tête, il ne doit pas être commode de lui échapper.

Tout en monologuant, elle se déshabillait.

Au clair, elle mit son bras blanc. A la place du biceps, les ongles de la baronne étaient marqués en rouge.

— Ça me fera un bleu pour demain, c'est sûr, se dit Gertrude, je raconterai cela à Gotlieb.

(A suivre)

REGISTERED TRADE MARK.



Confitures
Gelées
Marmelades

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:

Anémie, Chlorose, Phthisie, . . .
. . . Epuisement Nerveux

Aliment indispensable dans les Croissances Difficiles, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.

Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

QUEEN'S THEATRE

Semaine d'ouverture
Le LUNDI 24 AOUT

BERT COOTE et NICK LONG
(de New-Boy)

Assistés d'une troupe de comédiens, sous la gérance de Edward C. White, dans une desopilante comédie adaptée du français.

"The Other Man's Wife"

Précédé par la grande histoire de Napoléon Ier

UN SOLDAT DE FRANCE

Prix: 15c, 25c, 35c et 50c.
Matinées: Mardi, Jeudi et Samedi. Prix: 15c, 25c et 35c.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 heures du matin à 10 heures du soir; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

PAIN SEC

— Toto, je suis très mécontent; ce soir, à dîner, vous n'aurez que du pain sec... et de l'eau.

— Alors, petit père, y sera pas sec le pain, y sera mouillé.

Petit père, ayant eu l'imprudence de rire, s'est trouvé désarmé, et finalement Toto a dîné comme tout le monde après avoir promis qu'il serait, à l'avenir, un modèle de sagesse.

AU PARC SOLMER

Il n'y a plus qu'un seul endroit où puissent respirer, par ces temps de chaleur caniculaire, ceux que leurs affaires retiennent à Montréal. C'est au Parc Solmer, sur la magnifique terrasse longeant le fleuve où, tout en aspirant les fraîches effluves du St-Laurent, on peut entendre l'excellente musique de l'orchestre Lavigne en venant admirer, de temps en temps, les attractions du pavillon.

Le programme de cette semaine est des plus attrayants: Cheval et mule dressés; les sœurs Austin sur le trapèze volant; le délicieux mezzo-soprano, Ida Scott; les chants et danses de Tyrène et Evoline et les Vues électriques.

Lundi, bénéfice des employés et musiciens du Parc avec programme spécial.

Un monsieur extrêmement chauve est aux genoux d'une femme, à qui il fait les déclarations les plus passionnées.

— Je vous jure que pour vous je donnerais ma vie... je tenterais l'impossible...

Elle, froidement:

— Donnez-moi une mèche de vos cheveux!

FATHER KOENIG'S NERVE TONIC



Le Cœur Manquait.

NEUDORF, T.N.W., CAN., Juin, 1893. (3)

Ma fille avait une excellente santé, à venir jusqu'à 11 et à 12 ans, lorsqu'elle donna des signes de découragement. Quelque temps après elle ressentit un douleur comme si le cœur lui manquait, et elle eut des convulsions très fortes. Plusieurs médecins renommés furent employés pendant un an sans succès. Après avoir pris la première bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig, les attaques disparurent et elle n'a pas eu depuis.

JOE OTT.

Certifié par le Rev. L. Streich.

STREATOR, ILL., Déc. 5, 1890.

Le Tonique Nerveux du Père Koenig est le meilleur que j'ai trouvé, c'est une grande bénédiction pour les gens affligés. Que Dieu vous bénisse. Bien respectueusement,

SEUR ST. FRANCIS, O.S.F.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROCHE & CIE, Québec.



W. H. Ward.

Un Cas Presque Sans Espoir.

Un Rhume Terrible. Aucun Repos ni jour ni nuit. Abandonné des Médecins.

UNE VIE SAUVÉE EN PRENANT

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"Il y a plusieurs années, j'ai attrapé un fort rhume accompagné d'une toux terrible qui ne me donnait de repos ni jour ni nuit. Les médecins, après m'avoir soigné de leur mieux, déclarèrent mon cas sans espoir et dirent qu'ils ne pourraient plus rien faire pour moi. Un ami, ayant appris ma maladie, m'envoya une bouteille de Pectoral-Cerise d'Ayer que je me mis à prendre, et bientôt je me sentis grandement soulagé. Quand j'eus pris la bouteille entière, j'étais complètement guéri. Je n'ai jamais eu de toux bien importante depuis cette époque-là et je crois fermement que le Pectoral-Cerise d'Ayer m'a sauvé la vie."—W. H. WARD, 8 Quimby Ave., Lowell, Mass.

Le PECTORAL-CERISE d'AYER
La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer, le meilleur Purgatif de Famille.

Concerning

Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**

JOHN L. SUTCLIFFE H. K. STEPHENSON
EUROPEAN OFFICES, AMERICAN OFFICES,
60 Walling St., London, Eng. 26 King St. E., Toronto, Can.
5 Rue De La Bourse, Paris, Carter Bldg., Boston, U. S. A.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE
TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESETTE & CIE

No 516 Rue Craig

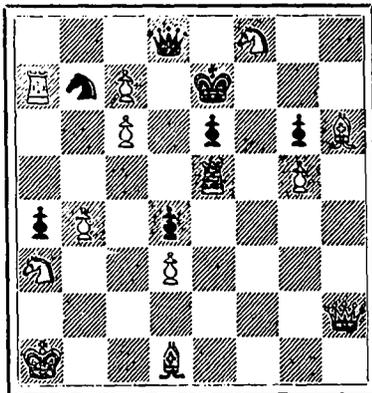
MONTREAL

ECHecs

PROBLÈME No 74

Par S. FENOLLOSA

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 72

BLANCS	NOIRS
1—P 4 F D	1—R prend le F
2—C prend le C	2—N'importe lequel
3—D suivant le coup	3—Echec et mat

Ont trouvé les solutions du Problème No 71.

(G. F. Wilkins, T. Levi (Montréal); Asselin (Worcester, Mass.))

Adresser les solutions des Problèmes d'Echecs à PHILIDOR.

Une Recette par Semaine

Avec les chaleurs tropicales que nous subissons sont revenus les moustiques "gent ailée", proche parente des cousins. Certaines campagnes en sont particulièrement infestées et de tous côtés on nous demande un efficace remède contre l'invasion nocturne de ces désagréables insectes. Aux Antilles, où les maringouins forment de véritables nuées, la moustiquaire, rideau de gaze ou de mousseline défensif, est de rigueur. Dans nos pays, il suffit, pour éloigner ces insectes quand on habite la campagne, d'enfumer les pièces en brûlant lentement du combutible humide, puis, quand tous les insectes sont sortis, appliquer aux ouvertures des châssis garnis de gaze fine. Dans les villes, attacher une branche de lavande à la tête du lit ou brûler dans la pièce une petite quantité de pyrèthre. On peut encore faire infuser du quassia amara dans de l'eau; cette tisane d'un nouveau genre a le double avantage de faire périr les moustiques et les mouches.

Enfin le procédé suivant est encore fort préconisé: on allume dans la chambre à coucher une lanterne dont les verres sont enduits de miel. Les cousins, attirés par la lumière, viennent "butiner" cette glu alléchante, mais traîtresse, sur laquelle ils restent fixés, le repas fini.

B DE S.

LE CHAMPION DU MONDE



Louis Cyr est le champion du monde et Mr A. DUHAMEL, le meilleur tailleur de Montréal. Si vous voulez en être convaincu, allez lui rendre visite, 1680 rue Ste-Catherine, près la rue St-Denis.

CE QUE DISAIT ORSINI DANS LA TOUR DE NESLES



—Riez, jeunes fous, vous n'avez plus qu'une heure à vivre... —disait Orsini dans la Tour de Nesles. Voici également un jeune fou qui abrège sa vie par la pratique de l'intempérance. Heureusement qu'il pourra trouver un asile à l'HOSPICE AUCLAIR, y demander le Dr Sylvestre ou son assistant le Dr F. Letourneau, 1425 rue St-Denis. Il peut aller également chez M. J. H. Charles, 513 Av. Laval, (le matin de 7 à 9 hrs, le soir de 5 à 8 hrs).

—Garçon! R... viendra me demander. Vous lui direz que je suis au Helder.

—Mais je ne connais pas de M. R...? —Si, vous le connaissez. C'est un grand sec, brun.

—Mais, Monsieur... —Vous le reconnaîtrez bien. Il est décoré et il ne porte pas sa décoration.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Il est presque banal de parler de la popularité toujours croissante dont jouit cette société et de l'empressement que met le public à souscrire ses billets, à chaque nouveau tirage.

Le but si éminemment utile que poursuit la Société Artistique Canadienne, l'exactitude scrupuleuse et l'honnêteté de ses tirages; ses cours de musique dont le succès n'est plus à constater, tout se réunit pour justifier le patronage que ne lui a jamais marchandé le public canadien.

—Monsieur, votre action est romboursable au pair.

—Comment faire? le mien est mort!

Quand un marchand de blanc est au théâtre, ça lui fait toujours de la peine lorsque la toile baisse.

Cueilli dans un album: Les mots diffèrent des hommes en ce que les plus gros sont les plus lestes.

Petite Correspondance

Messieurs J. A. Langlois, J. Eug. Gauvin, S. Fizet (Québec); Asselin (Worcester, Mass); F. Weber (Hamilton, Ont); Gilbert Marcotte, A. S., Gill (Montréal).—Les jeux d'esprit, interrompus pendant les vacances, vont être repris, sur de nouvelles bases, à partir du mois d'octobre.

Un avis paraîtra dans le SAMEDI en temps utile.

J. B. (Paris).—Votre article paraît ce No. Excusez retard involontaire; mes meilleurs souvenirs.

"Z" (St-Hyacinthe).—Vos envois paraîtront successivement et nous sommes tout disposés à recevoir également ceux que vous voudrez bien continuer à nous adresser.

H. D.—Votre envoi paraîtra dans un prochain numéro. En recevront d'autres volontiers.

Baron B. de V. (Belgique).—Le prix de l'abonnement pour l'Union Postale est de 15 francs pour une année.—Passeront comme vous l'indiquez.

MEMO

OUI

LE DERNIER CIGARE

EST LE

Chamberlain

10 cts.

ESSAYEZ-LE

EMPLOI DU TEMPS

Et. Despréaux, auteur dramatique, né en 1747, mort en 1820, qui fut sous l'Empire directeur de l'Opéra, puis professeur de grâces au Conservatoire et répétiteur des cérémonies de la cour, rima jadis la chose suivante:

L'homme dont la vie entière Est de quatre-vingt-quinze ans, Pour le tiers de sa carrière; C'est juste trente-deux ans..... 32
Ajoutons pour maladie, Procès, voyage, accidents, Au moins un quart de la vie, C'est encor deux fois douze ans.... 24
Par jour deux heures d'études Ou de travaux font huit ans..... 8
Noirs chagrins, inquiétudes, Pour le double font seize ans..... 16
Pour affaires qu'on projette, Demi-heure, encor deux ans..... 2
Cinq quarts d'heure de toilette, Barbe et cetera, cinq ans..... 5
Par jour, pour manger et boire, Deux heures font bien huit ans.... 8
Cela porte le mémoire Juste à quatre-vingt-quinze ans.... 95
Au total, en cette affaire, Par jour l'homme a sur la terre Un quart d'heure de bon temps.

... LISEZ ...

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTREAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

NOUVELLE ADRESSE

NO 75 RUE ST-JACQUES

Entre "La Presse" et "La Patrie"



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 96

50 ANS EN USAGE I

32 ANNEES D'EXPERIENCE

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

ARMAND DOIN
Chapelier de 1^{ère} classe
No 1584

Rue Notre-Dame, Montreal
(Vis-à-vis le Palais de Justice)

CASQUETTES et CHAPEAUX de SOIE
SUR COMMANDE

Réparages faits avec soin et à des
prix modérés.

TOUT S'EXPLIQUE

Le patron m'a mis à pied.
—Tiens, pourquoi?
—Parce que je lui avais écrit une
lettre à cheval.



POUR
GUERISON
CERTAINE
DE TOUTES
Affections
bilieuses,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94



"Seltzo" Liquidation de Faillites

Appareil le plus pratique pour FAIRE SOI-MEME à bon marché

L'EAU DE SELTZ (SODA WATER)

indispensable dans toutes les familles.

Prix du No 1, contenant 3 bouteilles: \$4.00

Prix du No 2, contenant 5 bouteilles: \$5.50

ROYER & ROUGIER FRERES

Importateurs de Produits Français

55 Rue St-Sulpice

MONTREAL

Argent à Prêter
Achats d'Obligations Municipales
M. ROMEO PREVOST & CIE
Experts-Comptables, Liquidateurs et Fidei commissaires
Chambres 41 & 42 Batisse des Chars Urbains
MONTREAL



BAIN RUSSE
" TURC
" PRIVÉ
LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

VOULEZ-VOUS JOUIR DE

. . BELLES EXCURSIONS

sur l'eau de agréables flâneries sous de frais ombrages, allez à

l'île Grosbois

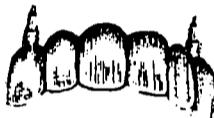
C'est le rendez-vous par excellence des familles, qui y trouvent gratuitement tables et bancs pour la collation, eau chaude pour les infusions de toutes sortes, balançoires et jeux divers pour les enfants, sans compter les rafraichissements de toute sorte au prix de la ville.

Excursions tous les jours par le vapeur FLE-GATE. Départ du quai Jacques-Cartier: 10 hrs a. m. et 2 hrs p. m. Départ de l'île Grosbois: 11 hrs a. m. et 5 hrs p. m.

PREX Aller et Retour, 20c. Enfants, 10c.

CAPT. A. GOULET, Propriétaire.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montreal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

LA
Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

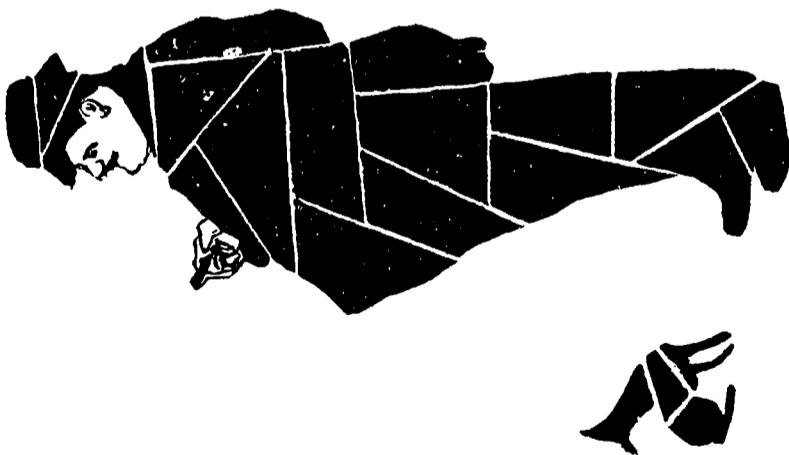
3 Septembre '96

BILLET ENTIER, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	} Le Numéro	1,123 a gagné le prix de	\$1,000.
ou		do	400.
19 AOÛT		do	20,115

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1^h heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 39



Ont trouvé la solution juste: Mlle Anna Barry, Emile Brousseau, May Govar, C. Curran, F. Wilkins (Montreal); Mlle Regina Fréchet (Marieville, Que.); Edmond Bussières, 63 Kirouac (St-Sauveur de Québec); Dick Mitchell (St-Césaire, Que.); Louis Latouche, 127 Main (Newark, N. J.); Jos Larivière (New London, Conn.); P. Bertrand (Vandalia, Mich).

Solutions du No 37 arrivées en retard: Mlle M. D. Leblanc (Salem, Mass); Mlle Marina Lange (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de F. Wilkins, 81 St-Charles (Borromée), C. Curran, 671 St-Denis (Montreal); P. Bertrand (Vandalia, Mich); Louis Latouche, 127 Main (Newark, N. J.); Jos Larivière (New London, Conn).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix quelle auront fait.

Exposition de Montréal..

Du
II
au
19
Sept.

UN GRAND SPECTACLE ... Agricole et Industriel

TOUTES CHOSES NOUVELLES ET ATTRAYANTES
GRANDES ATTRACTIONS SPECIALES
PRIX REDUITS SUR TOUS LES CHEMINS DE FER

Toute application pour l'espace devra être envoyée immédiatement et toute information sera obtenue du soussigné,

S. C. STEVENSON
Gérant et Secrétaire



Modes Fashionables ...

CHAPEAUX, MANTEAUX
FOURRURES en tous genres
ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT

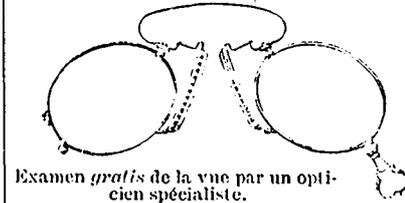
.. Ce sont les Salons de ...

M^{me} Ls A. HOUDE, Jr.

No 1588 Rue Ste-Catherine, Montreal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

A. MONGEAU
No 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitre.)



Examen *gratis* de la vue par un opticien spécialiste.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

Tél. des March. 550 Tél. Bell 8025

The Edward Cavanagh Co.

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS DE

Peintures, Huiles, CHARBON

QUINCAILLERIES

FERRONNERIES, Etc.

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs

MONTREAL

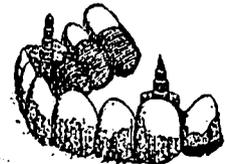


LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL
DE LA
GRANDE CHARTREUSE
EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :
La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)
87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 41



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : UNE JEUNE FEMME FIN DE SIÈCLE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 2 septembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50¢ en argent, au choix des gagnants.

—LA—

Société Nationale de Sculpture

(A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

Incorporée par lettres patentes le 18 juin 1895.

Fonds Capital, - \$50,000

↔ *Distribution tous les Mercredis* ↔

PRIX DU BILLET, - 10 cts.
11 BILLETS, \$1.00. 100 BILLETS, \$8.00

L'attention du public est attirée sur la liste suivante des principaux numéros gagnants depuis le mois d'Août et sur le fait que la "Société Nationale de Sculpture" donne à ses souscripteurs en échange de leur billet de 10 cts une plus grande valeur que toute autre organisation.

S. CLERMONT, Rigaud, P.Q. \$1,500	E. ROUSSEAU, Montréal, P.Q. 100
F. DENIS, Reckland, Ont. 1,500	T. PLOUFFE, Longueuil, P.Q. 250
J. CLÉMENT, Montréal, P.Q. 1,500	A. OUMET, Montréal, P.Q. 250
T. E. BARBEAU, " " 1,500	JOS. GAUTHIER, " " 250
O. LAFORTUNE, " " 1,500	A. DUPRÉ, " " 100
J. E. EGREMENT, " " 1,500	B. RICHARD, " " 100
PIERRE GERMAIN, Villa Mastai, St-Roch, Québec. 1,500	F. HUOT, " " 50
W. McKINNON, Québec, P.Q. 100	A. X. LABROSSE, Vankleek Hill. 25
L. N. RIOUX, " " 500	D ^{me} BISSONNETTE, Montréal, P.Q. 25
J. B. A. DAVID, Montréal, P.Q. 500	G. RIENDEAU, Fils, " " 25
H. CHRISTIN, Longueuil, 100	D ^{me} MARCOU, " " 25
J. M. DUFRESNE, Ass.-Gérant Banque Nationale, Montréal, P.Q. 100	JAMES GUAY, " " 25
ART. ST-GERMAIN, Lowell, M. 100	JOS. ROY, " " 25
	W. HARRISON, " " 25
	J. H. BORAY, " " 25

Ainsi que plusieurs centaines de prix de \$25, \$10, \$5, et plusieurs milliers de prix de moindre valeur.

↔ On demande des Agents. ↔

J. ED. CLEMENT, - - - - - Secrétaire-Gérant.
Boîte de Poste 1025. 104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.